

Illustrations de couverture de Myriam Chauvy

Sur simple demande adressée aux
Éditions Éditinter BP 15 - 91450 Soisy-sur-Seine,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous informera de nos dernières publications.

www.editinter.net
editinter@litterature.net

POUR L'AMOUR DOLLAR

suivi de

THÉO, TUEUR DE CHATS

DU MÊME AUTEUR

Fuir le bonheur, nouvelles, éditions Guy Épaud. Avant-propos de Andrée Chedid (épuisé)

Théo, tueur de chats, novela, Éditions de La Loupiote (épuisé)

Le Dernier des Minotaures, novelas, préface de Pierre Silvain, Hors Commerce

La Nantes religieuse, roman, Collection Le Poulpe, Éditions Baleine

Des Mensonges gros comme le risque, textes, Éditinter
Carnets de doutes, nouvelles, Éditinter

NOUVELLES PARUES EN COLLECTIFS :

Tabove et le poème, dans *Une Anthologie de l'imaginaire*, Rafaël de Surtis

Le Chevalier sans nom, dans *Les Chevaliers sans nom*, NestiveQnen

La Jeune-fille-au-doux-palais et le roi niais, dans *Les Nouvelles Nuits*, NestiveQnen

Tabove et le poème, dans *Des nouvelles de Palaiseau*, HB Éditions

Le Coupable, dans *Écrits de Prix à Palaiseau*, HB Éditions

À PARAÎTRE

Tendres Bambous (Poèmes), illustrations de Myriam Chauvy

C'est la vie, Lilith, nouvelles

CHRISTIAN CONGIU

Pour l'amour dollar

Roman par nouvelles

suivi de

Théo, tueur de chats

ÉDITINTER

© Editinter, 2002
ISBN 2-914227-81-7

Pour l'amour dollar

Roman par nouvelles

De la confiture aux cochons
Accents de vérité
Poids plume
La préface
Et s'il n'en reste qu'un...

De la confiture aux cochons

Farid avait plaidé sa cause et, au lieu de la désigner à une place de caissière, on lui avait proposé un stage dans la série : *les métiers de l'édition*. Le livre ne se portait pas plus mal que les haricots secs ou que les vaches devenues folles. La littérature avait une chance de se diversifier dans le multimédia et Internet, tandis que les vaches...

Elle avait eu rendez-vous avec Mygale Chézier, la femme à tout faire des éditions Lebénard.

Mygale avait commandé d'autorité deux ballons de vin blanc et, voyant que Béa ne buvait pas, s'était enfilé aussi sec le sien en rigolant. Elle était exubérante et frôlait la vulgarité.

« Tu comprends, dans mon métier, on fait tellement d'efforts pour être agréable, on doit séduire tout ce qui compte, ou croit compter, dans le journalisme, que je me défoule dès que je peux. Entre copines, on peut rire, non ? »

Pour se défouler, elle s'était défoulée...

« Ils sont tous à attendre de moi des miracles pour promouvoir leurs bouquins. J'en ai marre de ce métier de pute, tu sais, toujours à sourire, toujours à flagorner ces croûtons de la critique. *Attachée de presse*. Pour être *attachée*, ça, on l'est... C'est ce que tu veux faire ?

– Ben...

– Évidemment, j'exagère, j'en ai marre, je vois tout en noir. J'aimerais sortir de là, faire de l'édition, mes propres choix, et plus seulement vendre les productions des autres. »

Elles avaient sympathisé. Béa s'était mise au travail, lequel consistait à mettre des livres dans des enveloppes, à répondre au téléphone que la chef n'était pas là. Petit à petit, elle avait pris de l'envergure. Sa présence soulageait Mygale qui, ainsi, pouvait s'absenter plus souvent.

Mygale lui avait fait part d'un « gros coup » qu'elle était en train de préparer. « Un manuscrit, je te dis que ça, un scandale, les carnets intimes du seul nobélisable de la littérature française depuis Tournier et Simon. » Et qui s'était suicidé récemment.

Lorsque le document avait atterri sur le bureau de Mygale, c'est tout naturellement que Béa l'avait piqué. Elle avait toujours eu ça dans la peau. Il fallait toujours qu'elle vole, qu'elle emprunte, qu'elle chipe. Farid la surnommait *Pique ta mère*.

Le peu qu'elle avait lu du manuscrit valait son pesant de cacahuètes, en effet.

D'abord, la lettre de Mygale.

Cher toi,

*Enfin ! Nous allons pouvoir monter ma boîte.
Le fiston m'envoie les derniers papiers. Je les
étudie pour comprendre la structure que comp-
tait adopter le vieux.*

Il faudra trouver quelqu'un pour lier tout cela, un nègre, comme on dit. Que penses-tu de Christophe? Il a une plume et un peu de culture. J'avais pensé à De Broutille, il mange à tous les râteliers, mais il a un style trop fade. Je lui envoie le texte sous un pseudo, pour qu'il ne se doute de rien.

Ce sera le coup du siècle : sortir le dernier manuscrit de notre nobélisable suicidé!

S'apercevoir que c'était un pornographe, un pédophile incestueux...

Quant à la fille cachée en Suisse, on va l'épargner pour le présent. Mais elle servira plus tard, pour relancer les ventes.

Ta Mygale.

Elle ne voulait pas rentrer chez elle.

Béa déranga Mía, sa copine de toujours, à sa caisse de supérette pour prendre la clé de chez elle.

Cette Mía était une ex-étudiante qui s'était inscrite en cité-dortoir comme on s'inscrit en séminaire. Ex-élève de la communale, pur produit des banlieues rouges et grises, elle avait franchi quelques caps, grâce à des parents militants communistes libertaires dans leurs beaux jours et convaincus que la révolution n'est pas au bout des fusils mais des crayons. Puis, les diplômes obtenus, elle était revenue vers ses bases, comme pour s'excuser d'avoir ramé si loin, comme pour se faire pardonner cette transgression.

Mía ne posa pas de question, fit vite passer le sésame pour que le chef de caisse ne vienne pas lui reprocher de perdre son temps et Béa s'en fut s'installer au troisième étage d'un pimpant petit bloc de

béton. Elle plongea dans le divan Ikéa et lut la deuxième lettre, celle du fils.

*Madame Chézier,
Éditrice,*

Comme promis dans mon précédent courrier, voici les papiers retrouvés chez mon père après son suicide.

Vous connaissez déjà l'aversion que m'inspiraient sa vie et le fait qu'il fût mon père. Ces documents confirment la monstruosité de ses insanes rêveries – même si je sais que l'on ne doit pas confondre narrateur et auteur, comme on me l'a seriné à l'école.

Que vous désiriez avoir accès à ces documents ne regarde que vous. Je sais ce que je vous dois, même si je me doute que toute l'affection et les faveurs que vous m'avez prodiguées n'étaient dictées que par le désir d'accéder à ces inédits.

Faites fortune avec le roman caché de mon céléberrime père, si vous le voulez ; que ces cochonneries soient utiles à quelqu'un au moins.

Tâchez cependant d'épargner ma demi-sœur. Quant à moi, je préfère m'en aller. On m'offre le voyage pour l'Éthiopie dont je vous parlais au téléphone. La malaria ou le Sida m'attendent.

Votre écaeuré Bertrand.

Béa avait sommeil. Pourquoi avait-elle volé ce document ? Quelle mouche l'avait-elle piquée ? Pour

se venger de l'exhibitionnisme constant de Mygale ? Béa était plutôt prude, comme les enfants de communistes ou de libertaires, ces curés du social. Son CDD devait s'arrêter dans une quinzaine. Alors, ne pas partir les mains vides, foutre un coup de pied dans la termitière, secouer le cocotier et voir ce qui allait en tomber ?

Dès la première semaine, elle avait été gâtée en scènes humiliantes. Elle qui avait toujours cru que les maisons d'édition étaient le lieu de la culture, de la finesse, de l'humanisme, était tombée sur le centre de toutes les lâchetés.

Pas un pour relever l'autre. Les rares personnes qui voulaient rester propres devaient partir ; certains tentaient de fonder une structure personnelle, c'est-à-dire retardaient l'instant d'être récupérés, un peu plus usés ou pervers.

Béa lut la troisième lettre, celle de l'écrivain à son seul et véritable ami :

Salut,

Tu me demandes si je vais bien et si mon roman avance.

Non aux deux questions.

Je n'arrive pas à écrire depuis ce qui nous est arrivé, à ma fille et à moi. La fiction me semble si dérisoire. Pourtant, je veux encore écrire. Certaines choses méritent d'être dites.

Les bonnes âmes qui m'entourent me rendent malade. Je sais que je vais crever. Ce que j'ai ne pardonne pas : aucune raison d'épargner qui ou quoi que ce soit. Même le Nobel. Je n'ai pas vécu pour une prime que je ne toucherai

pas et qui ira à mes enfants, à ce fils dont j'ai honte, qui ne m'a jamais aimé.

Quant à ma fille, la pauvre... Ce viol qui me triture l'estomac, qu'elle n'a pas supporté. Je vais la voir dès que je peux. C'est tout juste si elle me reconnaît. D'ailleurs, c'est tout juste si moi aussi je la reconnais. Elle est grise, maigre à hurler et le mois d'après, elle est bouffie. Les médicaments, paraît-il.

Je souffre, cher Max, je souffre atrocement. Et je gagne parfois ma vie avec cette souffrance. J'en ai assez.

J'aimerais tant parler à ma fille, qu'elle comprenne.

Si elle pouvait comprendre.

Les hommes ne sont que des flèches qui passent, qui blessent et qui s'écrasent, inutiles, au pied de leurs tours de Babel.

Cher Max, je te la confie, cette lettre, et ma fille aussi, je te la confie.

Affectueusement,

Fredrick

L'homme qui montait l'escalier avait l'air de ce qu'il était. Un rugbyman sur le retour. Ce qui avait été du muscle commençait à être sérieusement remplacé par la levure de bière. Pitt était devenu l'homme de confiance et, d'une certaine façon, de garde du corps de Mygale. C'est elle qui l'avait renommé Pitt, parce qu'elle trouvait que cela faisait plus *classe* et que cela évoquait à la fois le pitt-bull, chien alors très à la mode, et le très joli acteur Brad Pitt. Et puis Pete Sempras, aussi. Bref, que du bon.

Mygale lui avait téléphoné qu'elle soupçonnait Béa.

Lorsqu'il arriva dans son bureau, Mygale était en train de mettre la dernière main à un prière d'insérer concernant Fredrick :

« Prenant la douleur du monde sur ses épaules, l'auteur apparaît comme l'incarnation tragique de ses idées. Il ne peut que susciter la haine ou la dévotion. Il ne laisse pas indifférent, ce qui serait d'ailleurs pour lui la pire des offenses.

Face à son œuvre, on ressent une émotion désenchantée puisqu'elle ne laisse que peu d'espace aux illusions des hommes. Il est persuadé que la réalité n'existe pas, que nous vivons dans un monde kaléidoscopique.

L'artiste, le Créateur, au contraire, construit constamment de la réalité.

La réalité prétendue (en fait, celle du plus fort, ou du plus nombreux) n'est qu'un marché de dupes. Hormis le suicide, il n'est pas de solution à ce paradoxe.

Dont acte, semble-t-il, car il voulait vivre – et mourir – selon ses idées. »

Du bla-bla pour les critiques littéraires qui n'avaient plus le temps de lire les centaines de livres qu'ils recevaient ou, lorsqu'ils les lisaient, n'avaient plus le temps ou la ressource de les critiquer. Il fallait leur préparer le terrain, définir des phrases-clés qu'ils s'empressaient de modifier pour donner un semblant de style personnel à leurs papiers et le tour était joué. En fait, tout le travail de synthèse était réalisé par les attachées de presse, lesquelles étaient cor-naquées par les commerciaux.

Cela s'appelle « l'édition », souvent « la littérature », cela se passe en plein vingtième siècle et sixième arrondissement.

Mía était plutôt potelée, ce qui l'avait complexée un temps auprès des poupées Barbie des bals du samedi soir, mais elle s'était rendue compte que ce n'était pas si mal que cela, d'être rondouillarde et confortable, rassurante.

Lorsqu'elle entra chez elle et qu'elle vit la tendre Béa assoupie sur le divan, elle ne la réveilla pas, alla se doucher discrètement et revint s'accroupir près d'elle, commença à tendrement caresser les cheveux, les bras, les seins. Puis les cuisses. Et la tête alouette. Elle savait y faire et Béa sembla endormie jusqu'à ce que la gentille et ronde Mía lui ait fait atteindre un niveau de vibration tout à fait acceptable.

Le lendemain, fraîche et dispose, Béa réalisa que rien ne l'empêchait de résoudre la crise en rendant le texte à qui de droit. Elle pourrait toujours devenir caissière, comme Mía.

Elle lui demanda l'hospitalité. Mía accepta, bien sûr, même si la présence de son amie remettait en question quelques rendez-vous galants.

« Qu'est-ce que tu as fait, pour venir te réfugier chez moi ?

– Rien. J'ai envie de prendre l'air.

– Prendre l'air dans cette banlieue ? Tu fais des conneries et tu viens m'en raconter d'autres. Tu voudrais que je te croie ? Si t'as pas envie de m'en parler, n'en parle pas, mais ne me prends pour une tocarde. C'est pas parce que je suis caissière que je suis conne.

- Il fallait que je prenne le large.
- Ça, j’avais compris... »
- La conversation retomba un instant. Béa reprit :
« T’as l’intention de continuer ta thèse ?
- Ouais. J’amasse du matériau, comme on dit. »

Mía avait commencé un travail pour un institut de sondage et avait continué en en proposant l’analyse exhaustive et finalisée à la fac où elle végétait depuis les belles heures du féminisme gauchiste. Le sujet avait plu et, une fois sa licence de sociologie obtenue, elle s’était acharnée à compléter les preuves éternelles mais mouvantes du système sous-prolétarisant des banlieues ouvrières et quart-mondistes. Elle avait loué ce petit appartement dans la banlieue et pris une place de manutentionnaire dans une petite épicerie vite balayée par un centre commercial. Elle avait été embauchée *naturellement* comme caissière.

- « Tu n’es pas en retard ?
- Je ne commence qu’à 10 heures ce matin. »
- Mía s’approcha. Béa se laissa faire et elles dérivèrent sur le canapé. Puis Mía partit à son boulot ; Béa se replongea dans le tapuscrit volé.

« Un soir, elle était habillée pour sortir. Sa jupe étroite la serrait.

– Au pied ! avait murmuré l’architecte.

Elle s’était accroupie, avait posé les coudes sur le lit.

– Non, par terre, par terre !

Elle s’était mise à quatre pattes. La jupe lui sciait les cuisses. Il avait pris son couteau fétiche, un couteau qu’il aiguisait sans arrêt,

avait posé la lame sur le front de l'animal apeuré, lui avait tiré les cheveux et commencé à couper. Quelques mèches étaient venues.

– Je sens ta peur. Tu es un animal. Tu trembles comme une bête. J'aime ta peur, elle me fait bander. Le chaos, voilà la vérité. Et la peur, ta peur, ma jument. La peur et la haine. Nous restons des hybrides, animaux humains, des monstres. De nous deux, c'est toi la plus dépravée puisque seuls sont dépravés ceux qui acceptent ce qui leur fait du mal. Moi, je me fais du bien... »

Elle détestait ce genre de littérature. Lire des atrocités lui semblait la rendre complice du malheur du monde, même si on ne cessait de lui répéter que la littérature pouvait être une catharsis, une façon de mettre en avant le délire pour s'en débarrasser.

« Ils ont fait de l'homme un rat dans le labyrinthe, qu'on observe, qu'on dissèque, qu'on laisse se cogner contre les parois de verre, mais qu'on ne sauve pas. Ils ont trouvé des réponses sans avoir posé les bonnes questions. Hommes, vous avez la fureur des lyncheurs de nègres, des parachutistes violeurs de barbares. L'angoisse est la vigilance de l'homme. Ce monde a besoin d'hommes en colère, d'hommes porteurs d'eau fraîche. »

Béa lisait, les heures s'écoulaient :

*« Ma Fille,
Toujours, profondément, l'alcool blesse. Il
rend plus faibles les plus anxieux. Ne juge pas
l'amour de ton père, qui t'a toujours, à chaque
seconde, portée. Ma Vierge, porte à ton tour
ton fils, car je suis tous ces noms de la Bible.
Celui qui est adoré est en même temps maudit.
Celui qui est pestiféré est tout autant épargné
que le saint. Abel autant que Caïn. »*

Elle comprenait de moins en moins l'histoire mais de mieux en mieux l'horreur. Ce père, cet homme célèbre aurait-il commis l'inceste jusqu'à la féconder? Qu'était-elle en train de lire?

Béa réalisa qu'elle avait une sorte de bombe dans les mains et qu'il lui fallait rendre ce tas de merde au plus vite, pour s'éviter des ennuis plus importants.

Elle composa le numéro de Mygale, tomba sur son répondeur, lui donna l'adresse et lui dit de venir chercher le document.

Puis, soudain, réalisa.

Mygale allait venir avec son chien de garde. Elle avait déjà vu la perversité de Mygale, la violence sadique de Pitt. Elle les avait vus pulvériser un jeune correcteur qui avait eu le front de discuter sur un choix éditorial, elle les avait vus massacrer une dactylo... Qu'allaient-ils imaginer pour se venger du temps qu'elle leur avait fait perdre?

Elle était seule dans cet appartement de HLM. Il n'y aurait personne pour les entendre la tabasser.

Elle décida de se sauver. Elle appela Farid, lui décrivit rapidement la situation. Il fallait sauver Mía, l'empêcher d'arriver jusqu'à chez elle.

Ils enfoncèrent la porte. Personne. Ils explorèrent tous les recoins du petit appartement. La petite imbécile leur avait fait un coup tordu. Pourquoi les avait-elle attirés ici? Qu'est-ce qui la prenait de les narguer ainsi alors qu'ils n'avaient aucun moyen de la joindre? Voulait-elle faire monter les enchères en les baladant ainsi?

Mygale était folle de rage. Elle allait tout briser dans l'appartement de Mía lorsque Mía entra chez elle.

Mía n'était pas seulement rondelette, féministe, douces aux filles et rapide des doigts sur le clavier de la machine enregistreuse... Son militantisme féministe avait fait d'elle une fervente du close-combat et du self-defence. Pitt aurait dû se méfier.

L'ex-rugbyman évoquait à présent un tableau à la Dali qu'aurait retouché Burroughs. Quant à Mygale... Tous deux étaient hors-service.

C'est dans cette vision de cauchemar qu'arriva Béa, affolée.

« Alors, chérie, tu donnes mon adresse à n'importe qui?

– Excuse-moi, dit petitement Béa, j'ai fait une connerie.

– C'est réparé, si on peut dire, la rassura Mía. Le problème, maintenant, c'est de savoir comment vider les ordures.

– Je pourrais tout simplement leur rendre ce que je leur ai piqué.

– C'est si important?

– Je ne sais pas trop, regarde. »

Elle lui tendit le tas de feuilles que ses récentes lectures avaient quelque peu cornéées.

Et Mía, à son tour, plongea dans le gouffre.

« Tu es nu, vieil homme.

Cela se passe un soir de beuverie. Tu es malheureux comme une pierre et tu te frottes à une ombre.

Souviens-toi de cette nuit d'enfer, vieil homme, cette nuit maudite où, avec une ombre qui était la sienne, qui était ton sang, qui était ta chair, la racine de toute chair... »

Survola quelques pages :

«...La folle avait déchiré son corsage et relevé sa robe. Noire, la robe, noire la culotte, noire la toison fraîche de sa pubère beauté... »

Béa lui expliqua les projets de Mygale, de maison d'édition, des chances de best-seller avec les confidences obscènes et particulièrement scandaleuses du vieil écrivain, qui venait de mourir, qui avait une fille qu'on avait déclarée folle; des circonstances plus que bizarres... Le fils de l'écrivain qui avait vendu le manuscrit en prétendant que son père avait violé sa sœur...

« Et ça intéresse, ça se vend ?

– Bien sûr que ça se vend. Il s'agit d'un presque Nobel. Le milieu littéraire est un milieu de concierges, sauf que la culture et leur vocabulaire font illusion. On est ravi de faire et défaire des répu-

tations puisque, aussi bien, critiquer le style est hasardeux. On n'a pas de poids sur l'art, on en a sur les gens. Mygale veut créer sa boîte, sa part du gâteau. Alors, il lui faut un lancement du tonnerre. »

Mía prolongea sa lecture puis, remarquant que les deux crapules s'éveillaient, elle ouvrit la fenêtre et lâcha le document.

Lequel, libre littérature, rendue à son azur, s'éparpilla dans les airs de la cité.

« Désolée », rigola-t-elle.

Les deux violents se lancèrent dans l'escalier.

Farid arrive dans la cité. Il lève les yeux au ciel, il voit s'envoler des feuilles d'une fenêtre. Il pense qu'il doit les rattraper. Il court, il saute. Il en ramasse une, puis une autre. Les autres feuilles vont si loin, plus loin, hors de sa main, hors de sa vue.

Il s'assoit sur une marche, voit passer en courant ce gros gars qui s'arrête, essoufflé, qui se touche l'entrejambe, qui renifle ses doigts, et la gonzesse pas trop mal balancée de la maison d'édition où il travaille depuis peu. En fait, depuis que la fusion entre deux départements d'une succursale a été décidée.

Farid veut trouver sa place dans cette maison, proposer des projets, écrire.

Les deux zigotos repartent.

Farid lit la première feuille.

« J'ai cédé.

J'ai cédé, j'ai renié, j'ai renoncé. Peut-être était-ce nécessaire ? Peut-être fallait-il

qu'Abraham possède Agar pour que s'accomplisse le cycle ? Nos deux corps reliés par le fil de nos ventres, n'était-ce pas l'axe du monde, immortel, essentiel ?

Voilà, Sodome est détruite. Et toi, tu es aveugle, statue de sel. Salomé, voulait-elle se payer ma tête ? Même les fils d'Adam ont commis l'inceste pour vaincre le chaos, les filles de Loth ont possédé leur père pour vaincre le désert. Elle me rejoint dans ma couche et je lui fais des enfants.

Pourrais-je jamais la guérir ? »

Farid pense que ce texte n'a ni queue ni tête. Il regarde la dernière page, d'un air presque agressif. Il n'aime pas quand un texte est trop difficile, cela lui semble une injustice. Il se sent agressé par un mépris qu'il ne comprend pas.

*« Ma chérie,
Ma fille chérie,
Aucun Dieu n'existe que toi. Si tu fermes les yeux, tu abolis le monde. La vérité n'est qu'un récit, la vérité n'est qu'un regard. Tu dois rouvrir les yeux. Le réel seul est modifiable.
Moi, ma fille, je m'effacerai, puisqu'il le faut ;
je mourrai, puisque les pères meurent. Mais toi...
Sois ! »*

Farid plie la page en un piteux origami.

Accents de vérité

« Tu veux bien t'en occuper ? »

J'avais remarqué, la veille, en rencontrant De Broutille, que je baissais de plus en plus souvent les yeux face à mes interlocuteurs, comme si la honte de ma condition alourdissait mes paupières. Je fis un effort de dignité ou de courage : je le regardai à mon tour.

« Je vais m'en occuper. »

Il fit un signe de tête montrant qu'il estimait mon *dévouement* à sa juste valeur. Nous décidâmes d'une réunion, une sorte de cellule de crise, qui lui donnerait raison, qui adopterait sa proposition.

« Je vais m'en occuper », répétais-je, comme pour me persuader.

J'avais cru être Rimbaud.

Pourtant j'avais fini par cacher mes manuscrits inachevés. Je n'arrivais pas à me faire lire. Il me semblait que la littérature devait servir à former, c'est-à-dire à transformer, au lieu de servir la soupe à ce qui existait déjà. Entre la consommation bienveillante acceptée par tous et la création, je n'avais pas dû prendre la bonne voie. Je ne me faisais que

des ennemis dans ce milieu feutré où la moindre parole malheureuse vaut dix ans de chuchotements qui vous ferment les portes de tous et de chacun. On ne vous censure pas, simplement on ne vous lit pas.

« La littérature, c'est le noir, le noir profond qui vous dérange, ne serait-ce qu'une fois dans votre vie. C'est pour cela que je ne peux plus lire tous ces trucs de faiseurs. »

J'avais eu la maladresse de prononcer cela dans un salon.

Pas besoin de censure dans ce milieu. Vous êtes *odieux* et cela suffit. Plus personne ne jette un regard à ce que vous écrivez. Mystère de la rumeur, on murmure que vos écrits sont illisibles, vous êtes marqué du sceau de l'imbuvable. Pas de censure. Juste que vous êtes *odieux*.

C'est au moment du profond découragement que j'avais rencontré Roberto, un militant capable de laisser sa chemise pour que le moindre gamin de HLM puisse écrire je *tème* sur une feuille de papier, et que cette feuille se mue en journal, et le je *tème* en poème.

Poème de la rue, lettre de l'illettré.

J'avais connu alors une sorte de renouveau.

J'avais soudain tout réappris : que j'avais raison d'écrire ; qu'il me fallait témoigner de cette parole de vie, de la parole du plus grand nombre. J'avais écrit *Le Roman de Robert*, titre ridicule s'il en fut.

« Alors ? » gueula quelqu'un à l'entrée de mon bureau.

C'était Farid qui s'amenait.

« Alors ? »

Farid vous abordait toujours ainsi, comme s'il y avait une conclusion à tirer de son absence. Il mettait ainsi comme un pont entre votre passé et son présent.

« Alors quoi, Farid ?

– Qu'est-ce que tu as fait pendant tout ce temps ?

– J'ai encollé les mouches, comme d'habitude.

– Bon Aryen, va. »

Farid ne savait pas réellement consoler ses amis, c'était là son moindre défaut. Ainsi, lorsque je lui avais fait part de mes doutes et de mes états d'âme sur mon statut, il m'avait asséné :

« *Qui se fait passerelle doit supporter d'être piétiné.* »

Mais il était Farid, c'est-à-dire le frère dévoué, le génie généreux de la zone, le copain, l'Arabe ouvert jusqu'à tard le soir, le dépanneur. L'Ami.

Il avait son franc-parler et ses brutalités, il avait ses manies ; il était irremplaçable et implacable. « *Le désespoir du fou plutôt que la certitude de l'âne.* »

« Tu n'as aucun sens de la poésie, rajouta-t-il. Dire que tu as essayé d'écrire, ça laisse rêveur... T'es qu'un écrivillon, un fonctionnaire, un *Samalec*... »

– Farid, sale raton, si tu veux que je garde ma léthargie de fonctionnaire, ne m'appelle jamais *Samalec*. C'est la seule chose que je ne peux admettre, même d'un Arabe qui joue l'intellectuel, ce qui est, en soi, une aberration.

– Tu oublies qu'on a tout inventé : l'écriture, les chiffres, la poudre...

– menteur, la poudre, c'est les chinois...

- Et puis la médecine...
- La sodomie...
- C'est les Grecs.
- Les Arabes aussi.
- Ta gueule, enculé.
- Ah, tu vois...
- Qu'est-ce que je vois ?
- *Allah* bonne heure, mon frère. Tu dis toutes ces conneries, parce que De Broutille ne veut pas te regarder autrement que comme ce que tu es devenu, une carpette aux ordres...
- Basta, l'Arabe, on disait quoi, avant de digresser ? »

Farid se pencha au-dessus de mon bureau, soudain sérieux.

« Va falloir la jouer serrée. »

Béa la douce arriva. Elle portait une jupe si courte que l'on plongeait dans l'origine du monde à chacun de ses mouvements. Je ne pouvais détacher mes yeux de cette profonde entaille qui promettait le paradis à la langue la mieux pendue. Transis à blanc, Farid et moi, nous oubliions l'objet de cette rencontre.

Mygale nous réveilla :

« Bon, qu'est-ce qu'on décide ? On alerte Pivot et Polac, ou on se débrouille tout seuls ? »

La voix réaliste et enfumée de Mygale nous projeta à nouveau dans le décor sordide de mon bureau. Farid se dérida, Farid se décida :

« On ne peut commencer notre *powwow* sans fumer le calumet de la paix », dit-il en sortant ses *cigarettes*.

La fumée se répandit comme un rêve de brume et nous aspira dans son trouble. Chacun sembla perdu dans l'étrangeté de ses pensées. De Broutille avait préconisé la disparition des accents et des apostrophes.

Il n'y avait pas de hasard : à force de tout miser sur le modernisme, De Broutille avait fini par accepter l'idée qu'il fallait se plier aux exigences de l'Internet, du langage anglais, même dans nos productions littéraires.

Le tout était de savoir si l'on publierait, pour suivre la mode – voire la précéder –, l'espèce de « texto » envoyé par Orodezykié, directement par courrier électronique. Sinon, Orodezykié irait le placer ailleurs. « Si ce n'est pas nous qui sautons sur l'occasion, c'est quelqu'un d'autre qui le fera », assura Mygale, en guise de préambule.

Nous avons parlé de tous les dangers, exploré les éventualités, joué à nous faire peur. Moi, au fond, je n'avais qu'une idée : que De Broutille publie mon *Roman de Robert*. Qu'il me publie enfin. J'étais prêt à voter, comme il le souhaitait, pour qu'on sorte le Orodezykié tel quel. Oui, j'irais jusque-là.

« Alors ? »

– Alors, quoi ? Tu veux savoir quoi, Farid ? malgré-je.

– Ce qu'il y a de bien chez toi, c'est ta constance dans la mauvaise humeur. Y'a pas de surprise, on sait dans quel état on va te trouver. L'absence de surprise, c'est le confort. Et pourquoi Monsieur est-il en colère ? Parce que le monde n'est pas tel qu'il l'a rêvé, adolescent. *On n'est pas sérieux quand on a*

dix-sept ans, tu parles... Parce que Monsieur a voulu réformer le monde avec ses écrits et que le monde n'a pas lu Monsieur ni ses évangiles.

– Eh, Docteur Fareud, t'es pas venu pour me psychanalyser, n'est-ce pas ?

– Ce serait de la confiote aux *raloufs*, avec toi.

– Tu peux rigoler. Vous vous en foutez, que je reste là à me morfondre, avec pour tout avenir éventuellement une subvention du conseil régional pour publier un atelier d'écriture de fils de tes chômeurs de cousins.

– Tu déprimes sec, mon pauvre vieux.

– C'est cela, je suis *pauvre* et je me sens *vieux*. Alors, tu as raison. *Mon pauvre vieux*, c'est les mots qu'il faut. »

« Bon, maintenant qu'on s'est occupés des accents, on pourrait peut-être fêter l'exploit, non ? »

Farid faisait à nouveau le malin. Je m'insurgeai :

« Qu'est-ce que tu veux fêter, Farid ? Le succès de la maison d'édition, ou la perte de son âme ? Le meurtre de la littérature ? On a l'embaras du choix. Qu'est-ce que tu veux fêter ? Notre renoncement ? Tu n'as aucune suite dans les idées, juste des mots, Farid, juste des mots.

– Et toi, avec tes râteliers d'écriture de merde, tes bonnes intentions de merde, tu vaux guère mieux.

– La différence, Farid, c'est que moi, je sais que j'ai renoncé, je ne me gorge pas d'herbes de Provence jetées dans un feu de camp au fond d'un appartement de chez Ikéa en rêvant à un ouest moins terne. »

Je n'ai revu Farid que trois ans plus tard, à la télé. Il occupait l'antenne des Assedic en compagnie de chômeurs. Il avait un bandeau autour de la tête et brandissait un poing révolutionnaire. De fins et sommaires tatouages enserraient son poignet. Le coin de ses yeux aussi était tatoué. Il neigeait.

Malgré les promesses, De Broutille n'a jamais publié mon histoire de Robert.

Au contraire, il a eu un grand succès, très *moderne*, en publiant le texte de Orodezykié, à la mode web, c'est-à-dire sans accent, sans apostrophe, puisque les polices internet, à majorité anglo-saxonnes n'en possèdent pas :

« La disparition des trois gosses prenait des allures de conte de sorcieres, ceux la ou les enfants sont punis detre pauvres et enfants de pauvres. Il ny avait pas de hasard. Si les trois gamins avaient fui ou sils avaient ete assassines, cetait toujours et encore le propre de la pauvrete et de la haine de ces ancestrales maledictions. Les sorcieres sappellent le chomage ou lexclusion, elles se nomment le sida ou la coke, mais elles sont toujours la, ecrasant de leurs pouvoirs les pauvres petites fees que sont les mamans du monde, les Nadja, les Fouad et les moi-même avec toutes nos illusions, nos bras de miserres, nos aides aux devoirs et tout lequipement de lhumaniste couillonne. »

Poids plume

De lui, on pouvait dire qu'il écrivait bien et qu'il savait tenir une conversation. De Broutille n'était pas génial, donc pas gênant : un littéraire. Il se vendait bien et Georges, le grand chef, le patron de droit divin, le chef de la famille, l'avait nommé *Directeur de collection*. Il avait un talent indéniable pour dénicher les inepties que le public – un certain public – et surtout la critique, allaient tour à tour encenser ou démolir sans qu'il y ait de réelle raison dans un cas comme dans l'autre.

Il venait de recevoir le prix *Jean de la Lune*. Avec ce prix, il allait pouvoir s'acheter une baraque, quelque part en Espagne. Il frappa à la porte de mon bureau. Je ne répondis pas ; il entra tout de même.

« Salut, j'ai un manuscrit à te proposer.

– Génial. »

Je retins mon souffle.

« Il s'agit d'une idée superbe. J'ai dîné avec *elle* hier soir. C'est vraiment une personnalité...

– À forte poitrine ?

– Déconne pas. D'ailleurs, l'idée, c'est qu'elle n'est pas vraiment une femme. Je veux dire...

– Un transsexuel, un travelo, un escargot ? »

« D'ailleurs, tu aurais pu la rencontrer, si tu étais venu à la fête de mon livre. Mais ce n'est pas vrai-

ment un écrivain. Il aurait besoin de temps et de conseils.

– Pourquoi n’essaies-tu pas plutôt notre secteur « histoire contemporaine », puisque c’est un témoignage ?

– Non, mon vieux, c’est le secteur « littérature » qui a besoin d’un coup de pouce. Il nous faut un gros coup pour la rentrée. »

Il regarda sa montre.

« Tu n’as pas vu Georges ? Sur ce coup, on crée une coédition avec Éco-Édit et j’ai besoin de son accord. »

J’étais devenu le sous-fifre de ce Jean-foutre, de cet inculte faiseur content de lui. Cela aurait pu ou aurait dû m’affecter, mais je dois reconnaître qu’il était champion pour flairer l’air du temps, comme un chien qui retourne à son vomit et qui sauve la maison...

« Qu’est-ce qui te fait croire à cette perle ?

– Son histoire, sa culture. »

Je poursuivis :

« Sa douleur, son étrangeté, son authenticité, son cul. »

J’aurais pu lui mettre mon poing sur la gueule ou quelque chose de ce genre, mais à quoi cela aurait-il servi dans ce monde d’imposture ? Je m’avançai vers De Broutille :

« Tiens, en plus, j’ai une idée. Tu pourrais demander à ton hermaphrodite de se suicider. Les révoltés finissent tous par se suicider. Van Gogh, suicidé ; Nerval, suicidé. Et tous, ils se vendent bien, une fois qu’ils sont morts. C’est dans la logique. Les journalistes aiment les idées simples et porteuses, un peu scandaleuses : *un angle d’attaque*, comme ils disent.

Rappelle-toi Théo Collert...

– Il ne s'est pas suicidé.

– Non. Mais la presse en a fait un écrivain. Un James Dean de la plume. C'est dire ! Et juste après, toutes les maisons ont sorti *Les Derniers Jours d'un condamné*, chacun son voyage cargo avec le sida pour viatique. Un délicieux voyage guidé. Et puis, dernièrement : une pauvre déjantée, qui sait plus sûrement tenir une biture qu'un stylo, crache trois petites gouttes de sperme dans un polar, son éditeur intitule ça *Déchire-moi*, elle plaît à une banale cruche d'une chaîne branchée : paf, elle a le statut d'écrivain ! Bien. Mais ce qui est grave, c'est que juste après, on a une flopée de salopettes qui se couchent et qui écrivent *porno*, homme, femme et autres catégories. Et plus le minois est frais, plus le journaliste bave. Succès assuré. On prétend que la littérature s'est enfin décorsetée. Note bien que c'est juste après le succès d'une vague de *petits moments intimes avec mon nombril*.

Tout est sous contrôle, l'audimat est leur seule source d'inspiration, l'OMC est dans leur crâne et ils le refilent aux lecteurs.

Même leurs prétendues révoltes puent de la tête, on verse une ou Delerm de douceur, on cherche les poux-choux-genoux en criant *Où est le bec ? où est le bec ?* et ce n'est plus *J'écris ton nom Liberté* mais "j'écris mon nom à moi perso..."

Cette révolte-là joue à faire joli ou à faire scandale, elle est faite pour des gens qui ne lisent plus, qui regardent leur journal télé pour savoir ce qu'il faut avoir lu... Littérature jetable, imposture. Alors, créons, créons des vagues de pub, surfons, jouissons, il est l'heure, capitaine, levons l'ancre et la jambe... »

De Broutille me regarda, effaré. Essoufflé, je me repris :

« Crois-moi, il faut que ton *elle* se suicide. Tu pourras en faire un martyr de l'Art. Genre :

Rejeté(e) par un sexe comme par l'autre, ne pouvant exprimer sa douleur autrement qu'à travers un art mal à la mode et, pour cela refusé(e) par les éditeurs français toujours trop tièdes, etc. Mais nous, qui avons su découvrir des auteurs aussi différents que De Broutille – qui vient de recevoir le prix Jean de la Lune – ou que Orodezykié, le baroudeur libanais, nous le proclamons : voilà le nouveau Rimbaud, la nouvelle Anne Franck, la nouvelle Gabrielle Russier, la nouvelle Wellmégot. De la douleur à l'état pur, de l'émotion à chaque ligne, un style direct, non recherché, authentique pour tout dire. »

Il ne semblait même pas voir que je me foutais de lui.

« Il faut en parler à Georges.

– Et convaincre l'auteur. »

C'est une grande rousse aux seins avantageux et aux jambes interminables. Une faiblesse dans l'œil lui donne un regard fuyant. Elle baisse ses longs cils et minaude un peu.

« J'ai lu votre manuscrit. Il est à chier.

– Vous êtes dur.

– La vérité, c'est que cela importe peu. On va vous faire un contrat et on va vous lancer, vous, votre double sexe et votre souffrance. Vous êtes une de ces victimes de la société, et la littérature se doit de vous rendre une dignité qu'elle vous a volée. Néanmoins...

- Oui ?
- Il faut que vous mouriez auparavant.
- Mourir, mais...
- C'est votre seule chance de succès. Vous voulez avoir du succès, oui ou non ?
- Mais je veux en profiter, je veux vivre, moi. Je veux...
- Ce que vous voulez et ce que vous valez importe peu. Ce qui compte, c'est le lancement. Votre livre ne passera que si vous êtes un *suicidé de la société*, comme un certain Artaud, vous connaissez ?
- Non. Mais j'ai vingt-cinq ans et je ne veux pas mourir...
- *Pas d'argent, pas de petits-suissees*, comme dit le proverbe. Ou, si vous préférez : pas de suicide, pas d'édition, pas de gloire.
- Vous exagérez.
- Oui, c'est la dure loi du genre.
- On ne peut pas faire semblant ?
- Semblant ? Vous nous prenez pour qui ? Vous ne vous rendez pas compte que si quelqu'un s'aperçoit de l'imposture, il fera un pataquès ignoble dont notre maison ne se remettra pas. Non, il nous faut de l'authentique : vous devez vous suicider. Vous acceptez ? »

À l'enterrement, j'ai croisé la mère. Elle avait l'air très malheureux. Elle aussi avait quelque chose dans l'œil qui la rendait ambiguë. Je lui proposai aussitôt de signer en exclusivité *Jamais sans ma fille, les Confidences d'une mère d'un hermaphrodite qui a donné sa vie pour l'Art*. Elle a accepté, elle aussi.

Georges est ravi et De Broutille s'est acheté un nouveau château en Espagne.

La préface **ou** **la vérité sur l'affaire Orodezykié**

De Broutille frappa à la porte de mon bureau. Je ne répondis pas ; il entra tout de même.

Comme la plupart des plumitifs, il s'enorgueillissait de la moindre distinction, fût-elle le fruit, comme c'est souvent le cas, de tractations plus ou moins honteuses, de bassesses ou de la longévité dans le métier. Il existe un tour des Prix comme un tour de garde.

De lui, on pouvait dire qu'il écrivait bien et qu'il savait tenir une conversation. Pas génial, non, donc pas gênant : un littéraire. Il venait de recevoir le prix *Jean de la Lune*.

« Salut, j'ai à te proposer un autre manuscrit. Il est génial.

– C'est évident, s'il est de toi, il ne peut être que génial.

– Non, il n'est pas de moi. »

Je retins mon souffle, sincèrement étonné que De Broutille pût proposer quelque chose de quelque'un d'autre, comme si quiconque avait jamais eu une quelconque existence à ses yeux. Mais il m'abasourdit vraiment lorsqu'il précisa :

« Il s'agit d'un étranger. »

Que De Broutille connaisse un étranger, et qu'il

en parle, c'était réellement un scoop. Une heure à marquer d'une pierre blanchâtre.

« Qu'est-ce qu'il est ?

– Écrivain saoudien. Exilé politique.

– Et ce qu'il écrit ?

– Je ne sais pas, mais j'ai dîné avec lui hier soir. C'est vraiment une forte personnalité. C'est un baroudeur. »

Comprenons-nous bien, je n'ai pas une once de xénophobie en moi ; mais l'écrit, à mes yeux, c'est avant tout de l'écrit. M'annoncer qu'un manuscrit est génial avant qu'il ait été lu, uniquement parce que le porte-plume est baroudeur, cela me met en transes et en mauvaise joie.

« Tu n'as rien lu de lui ?

– Il doit t'envoyer quelque chose ce matin. Je lui ai dit qu'on le publierait certainement si j'en faisais la préface. C'est le moment de profiter de mon nom sur les couvertures des bouquins, avec le succès de...

– Ton roman, je sais. Tu vas faire une préface d'un livre que tu n'as pas lu ?

– Elle est faite. J'ai eu une insomnie en rentrant du dîner et je m'y suis mis, puisque notre conversation était toute fraîche. D'ailleurs, tu aurais pu le rencontrer, si tu étais venu à la fête de mon livre.

– Cette nuit, je corrigeais les épreuves de Vacerie.

– Ce perdant ? Il ne vaut strictement rien. Tu perds ton temps avec lui. D'ailleurs, au comité, il n'y a plus que toi pour le défendre.

– Il écrit, lui ; c'est un écrivain de talent. Il a besoin de temps, mais il a un véritable univers...

– Tu dois perdre cette habitude de gaspiller de l'argent avec des toquards. »

Il prit un feuillet sur ma table et se mit à lire à voix haute et ridicule un passage du tapuscrit que j'avais sur le bureau.

« Évidemment, l'interrompis-je, tu prends le passage que je lui demande de retravailler, justement. Mais cela te dépasse. Toi qui n'écris pas, tu ne fais que calibrer et ajuster des histoires de petites culottes et de régimes amaigrissants pour les fondues de Fonda.

– Mais au moins, cela se vend. Et j'ai des prix. Tu nous gonfles avec ta vision élitiste de la littérature. Ton Vacerie coulera toutes les boîtes qui lui accorderont un tant soit peu d'attention. En outre, c'est un mauvais coucheur.

– C'est vrai qu'il envoie promener tous vos festivals, vos salons et vos cucuterias. Mais c'est un vrai écrivain. Il a besoin de temps et de conseils. On ne fait pas de littérature en bavardant dans les cocktails.

– Bon, comme tu veux. »

De Broutille avait le ton de celui qui en savait long sur mon avenir dans la boîte. J'allais être éjecté de mon poste. Je questionnai brutalement :

« Y avait qui d'autre, à la sauterie d'hier soir ?

– Oh, c'était un truc improvisé. Mais Georges a pu venir. »

J'avais deviné juste. Georges, c'était le frère du patron. Quarante-huit pour cent dans le capital. Ignorant superbement le comité de lecture lorsqu'il avait l'idée d'un « coup » ou lorsqu'il avait un auteur dans le nez.

« Et il a parlé à ton Saoudien, évidemment.

– Enthousiaste. »

L'affaire était entendue.

« Comment il s'appelle, ton esthète ?

– Orodezykié, ou quelque chose comme ça.

- C’est un beau nom oriental.
- Son père est de l’Est.
- Diplomate, je suppose.
- Comment tu sais ?
- L’intuition. »

Baroudeur, saoudien, de père diplomate... Tout pour réussir dans la littérature d’aujourd’hui. J’étais découragé. De Broutille semblait en pleine forme, au contraire.

« Pourquoi n’essaies-tu pas plutôt notre secteur histoire contemporaine, puisque c’est un témoignage ?

- Tu le romanceras.
- Tu veux que je le récrive ?
- D’abord, faudra le traduire. Tu parles l’anglais, non ?
- Je suis directeur de collection, pas traducteur.
- Alors, on le fera traduire et je signerai la traduction. C’est le moment de profiter de mon nom.
- Et il écrit en anglais, ton auteur ?
- Tous les arabes écrivent anglais. Et puis, quelle importance ? Ce sont des détails, tout ça. Tu as trop l’habitude de retarder les projets intéressants avec tes scrupules de littéraire.
- Ce sont des détails ? Tu n’as pas lu le manuscrit qui est peut-être à chier...
- Sûrement, même.
- Il faut le traduire de l’anglais ou de l’arabe et le romancer, et tu dis que ce sont des détails.
- On pourrait même ne pas le traduire, si ça te gêne. On a qu’à l’écrire directement, selon ce qu’il racontera, si tu veux.
- Mais je ne veux rien, moi.
- Faudra bien.

- Comment ça ?
- Disons que j’y mettrai mon nom en gros ; cela fait vendre, mon nom, en ce moment.
- Il n’est pas écrit et il faut le faire paraître tout de suite, c’est cela ? »

Il ne répondit pas mais regarda sa montre.

« Tu n’as pas vu Georges encore, apparemment. Sinon, tu ne prendrais pas ce ton. »

J’avais compris. Viré.

« On réduit les secteurs Littérature et Histoire contemporaine, expliqua-t-il avec ce sourire de triomphe qu’ont les littérateurs face aux écrivains... Ou, plutôt, on les fusionne et on crée une nouvelle collection, plus dynamique, avec des gens nouveaux.

- Des qui réussissent et qui ont des prix.
- Exactement.
- Le prix *Jean de la Lune*, par exemple.
- Exactement.
- Je m’en vais quand ?
- Tu ne t’en vas pas. J’ai besoin d’un collaborateur. Plus exactement, d’un sous-directeur. »

Devenir le sous-fifre de ce Jean-foutre, de cet illettré content de lui, de ce faiseur, tout juste capable de flairer l’air du temps, comme un chien qui retourne à son vomit éternellement... Je me repris :

« Mais, dis-moi, pure curiosité intellectuelle : qu’est-ce qui te fait croire à ce bouquin ?

– L’Actualité. Les Iraniens, le Liban, les Éthiopiens... Le public est intéressé par les problèmes exotiques...

– Disons, inquiet...

– Si tu veux... Tous les éditeurs sortent leurs étrangers, il faut s’y mettre. Il faut faire du fric. La

littérature pure, c'est fini. Ce qui marche, c'est la guerre, le sang, les attentats...

– Ou les récupérations de fillettes iraniennes...

– Exactement.

– Mais pourquoi ne pas laisser ça dans la rubrique Histoire ?

– Le public ne fait pas de distinguo, il n'y a plus que des gens comme toi pour classer encore de cette façon-là. Tout ce qui se lit est littérature ; or, la littérature ne doit plus être chiant... Comme ton Vacerie.

– Vacerie n'est pas chiant.

– Peut-être, mais le public le pense. »

J'étais las. Cela faisait plusieurs mois qu'on entendait ce discours dans les couloirs, non seulement de ma boîte, mais aussi dans toutes les instances dites culturelles.

« En plus, mon petit bonhomme, on aura toutes sortes d'aides : une subvention du ministère de la culture pour aider à la découverte des cultures orientales, une aide à la traduction. Sans oublier la diffusion et la promotion : les journalistes se sentiront en territoire connu au lieu qu'avec tes génies méconnus, tu les effraies, les pauvres. Faut les chouchouter, les journalistes, leur donner de l'accessible. »

Et soudain, je craquai. J'aurais pu lui mettre mon poing sur la gueule ou quelque chose de ce genre, mais à quoi cela aurait-il servi ?

Je me vis irréal dans ce monde d'imposture. Il fallait du cynisme ? Ils en auraient, à la pelle. Je m'avançai vers De Broutille et, certainement, il crut que j'allais l'estourbir. Mais je lui dis simplement :

« C'est pas con, votre plan. Tiens, en plus, j'ai une idée. Tu pourrais demander à tes révoltés saoudiens

qu'ils préparent un faux attentat contre le roman ou, mieux, contre notre maison pour que la presse croie qu'il s'agit du régime saoudien qui veut nous empêcher de révéler certaines choses.

– Tu ne crois pas que ça risque de faire gros ?

– Pas du tout, au contraire, c'est dans la logique. Les journalistes comprendront ça, eux. Et puis non. Pas un faux attentat, il est nécessaire que cela en soit un vrai. Ainsi, l'assurance raquera pour refaire le hall qu'on n'a pas les moyens de rafraîchir, depuis le temps ! Tu admettras que si la télé doit venir, il faut un hall qui ait une autre gueule. Qu'est-ce que tu en penses ? »

Pour le décider, j'ajoutai :

« Tout le monde se souvient du martyr de Rushdie et de Yasmine Nasreen. Ces histoires horribles vont faire des petits. De même que *Jamais sans ma fille* a donné une ribambelle d'autres titres, de même nous allons faire des bâtards sur le modèle des *Versets*. Il faut profiter de la vague d'attentats contre les intellectuels algériens pour monter notre coup. »

De Broutille n'était pas courageux. Dès que quelque chose prenait de l'ampleur, il se sentait mal :

« Je ne sais pas, cela me semble si...

– Il ne faut pas jouer petit bras... Il faut y aller, mon vieux. »

Il ne semblait même pas voir que je me foutais de lui.

« Tu semblais si réticent, tout à l'heure, hésita-t-il pourtant, et maintenant...

– Puisque je dois devenir ton second, autant que tu sois puissant. Il vaut mieux être le bras droit d'un mec qui a de l'envergure que directeur d'une collec-

tion invendable, non ? Et puis, tu sais, ce que je veux, c'est qu'on réussisse, j'ai l'esprit maison, je ne veux pas nous voir couler pour des raisons passéistes et intellectuelles...

– Oui, à la réflexion, c'est juste.

– Ton idée est super. Il faut foncer. »

J'ajoutais d'autres enthousiasmes encore, des idées à la pelle et il acquiesçait, de plus en plus bousculé par mon allant.

Il ne s'étonnait plus, du reste, m'ayant toujours connu exalté et bourré de ressources. Il savait que la maison n'aurait jamais tenu si longtemps si je n'avais pas eu ce caractère entreprenant que je mettais à présent au service de « sa » cause. J'y allais de bon cœur, lançant mon imaginaire romanesque, littéraire, à l'épreuve de la réalité à créer.

« En plus, l'attentat pourrait faire un mort ou deux. Tu ne vois pas qui ?

– Je ne comprends pas.

– Georges n'a que quarante-huit pour cent, qui a les cinquante-deux ?

– Tu crois que...

– Eh ! Et vous rachèterez, Georges et toi, les parts laissées vacantes. Cela sera facile, avec le pognon de ton idée.

– Tu crois que Georges ?

– Il hait son frère. Tu sais, ces familles d'intérêts... Et puis, il a pas besoin d'être au courant. C'est toi qui as le contact saoudien, non ?

– Je ne veux pas devenir criminel.

– Tu ne le seras pas. C'est le hasard. Ton Saoudien n'a qu'à jouer les indicateurs auprès de sa troupe. Il est bien baroudeur, non ? Et si tu hésites, je peux m'en occuper, moi. Je le lui expliquerai, lorsque je le rencontrerai.

- Tu ferais ça ?
- Ton idée le mérite.
- Ton enthousiasme m'épate. Et même, il m'effraie.
- Comprends-moi. Je fais ça par amour de la littérature. Lorsque nous serons riches et que la maison sera solide, je pourrai à nouveau publier ce qui me plaît. Les best-sellers ont toujours eu cette vocation : aider à la publication de textes moins vendables.
- C'est vrai.
- Alors ?
- Il faut en parler à Georges.
- Peut-être pas dans le détail. Laisse-moi faire, tu veux bien ?
- Avec plaisir. »

De Broutille était un infect fat. Que je lui propose d'agencer son idée l'enchantait. Il laissa son nouveau sous-directeur courir à la recherche des subventions, du nègre et tout le reste. Du moment que son nom servait de pivot à l'action, l'intendance lui semblait aller de soi.

Je préparais le bouquin avec la célérité et l'efficacité que chacun me connaissait. Seuls quelques habitués s'étonnèrent un peu que je les mette au service d'un tel coup alors qu'ils m'avaient toujours tenu pour un pur et dur de l'édition. Certains allèrent jusqu'à regretter à voix haute qu'une grande âme, qu'ils avaient en haute estime, s'abaisse à pareille besogne. Mais enfin, ils s'inclinaient face à l'argument suprême : le best-seller remettrait sur pied une édition trop éprouvée par ses méventes d'auteurs trop populaires.

Avant même que tout ne fût prêt, les medias se firent l'écho de l'événement. On guettait l'attentat. Nous faisons figure, tantôt de provocateurs, tantôt de victimes de notre devoir. Les journalistes qui invitaient De Broutille se sentaient courageux de le recevoir tant ils le croyaient en danger. De Broutille paraissait, d'autant plus courageux qu'il savait qu'il n'était pas menacé. Le bon peuple était informé par à-coups de façon à faire monter la pression et de bien le préparer au futur achat.

On discutait déjà des droits d'exclusivité pour les parutions des bonnes pages dans les journaux et des droits d'adaptation.

Une bombe lacrymogène fut déposée dans nos locaux. On ne retrouva pas le coupable, bien sûr, mais j'émis l'idée qu'il s'agissait d'un canular plus que d'un véritable geste criminel. Ou l'action d'un détraqué.

« On sait que, dans ce genre de tensions, il y a toujours des polissons qui se croient obligés de se manifester, déclarai-je aux micros. »

Ce fut l'occasion de ma première télévision ; j'apparus comme celui qui veut rassurer, mais qui ne croit pas un mot de sa consolation. Je fus très « vrai ».

De Broutille commençait à apprendre quelques mots d'arabe ; son emploi du temps lui semblait immensément chargé, lui qui n'avait jamais passé son temps – mis à part les cocktails courtisans qui avaient précédé son Prix – qu'à tapoter de ses petits doigts boudinés sur sa machine. Il me laissa tranquille suffisamment de temps pour que je peaufine mes stratagèmes.

J'obtins de Georges la maîtrise de la fabrication du livre. Je choisis le nègre et me mis moi-même à la

machine pour quelques feuilles. C'est par moi que passerait le « bon à tirer », c'est-à-dire la vérification finale du jeu d'épreuves à imprimer. J'étais le maître du jeu et De Broutille n'y verrait rien, trop content de se décharger de l'intendance.

J'ai pris l'avion hier soir.

Il n'y a pas eu de relecture. Le tirage de 150 000 exemplaires arrive directement dans les librairies, les articles de journaux et les publicités sortent ce matin.

Au lieu du prétendu roman de Orodezykié, j'ai placé un vieux document d'avant-guerre.

Ce qui compte, c'est cette préface où je raconte tout.

Je ne publierai jamais Vacerie, ou quelque autre écrivain réel.

Mais Georges est ruiné et De Broutille est fini.

Et s'il n'en reste qu'un...

Le dernier train était parti. Il ne lui restait que la ressource de porter sa valise et ses déceptions vers le minable hôtel qui dessinait son ombre sur l'écran noir de son cafard et de la nuit.

Piètre scénario. Il avait raté le train, et sa vie. Sa vie d'écrivain, surtout, la seule qui comptât pour lui. Rimbaud était bien mort, et Verlaine et le vieil Hugo. Tous les âges de l'auteur qu'il aurait pu être défilaient dans sa tête

Vacherie.

Il sourit, amèrement à ce calembour si souvent employé à l'énoncé de son nom, Vacerie.

S'il était là, au pied de l'hôtel sinistre, dans cette province lointaine, c'était qu'il avait été invité par la bibliothèque. Un appariteur l'avait accueilli à 19 heures, et l'avait conduit dans les locaux de la directrice, laquelle s'était montrée préoccupée puis avait lâché :

« Nous n'aurons sans doute pas beaucoup de monde, ce soir, il y a du foot à la télé. »

Il avait fait sa « conférence » effectivement devant trois personnes : la directrice du centre, la stagiaire (celle qui lui avait téléphoné il y avait de cela quinze jours) et une vieille dame non identifiée. L'appariteur était passé, l'air pressé et contrarié par

un problème de câblage; il avait suivi ses fils et, misérable Thésée, Icare au petit pied, s'était perdu dans les coulisses, disparu, envolé.

Vacerie se sentait vieux, archaïque, nié.

Oh, certes, on le félicitait parfois sur son style, mais on lisait d'autres auteurs, plus gais, plus toniques. On admire Van Gogh mort, pas quand il souffre...

De toutes manières, il ne savait pas jouer le jeu, se faisait mal voir du monde de l'édition.

Bien sûr, il y avait eu des soubresauts : tel directeur littéraire lui avait écrit gentiment, lui expliquant qu'il le considérait comme un grand auteur mais que la maison d'édition où il s'exerçait était en train de virer au populisme, au « grand public », au scandaleux; il se plaignait même, ce Directeur, d'être davantage sur un siège éjectable que dans le fauteuil du maître de maison.

Il aurait pu être flatté d'avoir été invité ce soir, cela aurait dû vouloir dire qu'au moins une bibliothécaire en France connaissait son œuvre... Foutaise.

C'était simple : toute bibliothèque municipale a un budget annuel qu'elle ne doit bien sûr pas dépasser mais, et cela est aussi vital, qu'elle doit absolument dépenser entièrement afin que le budget soit reconduit et non amputé. La bibliothécaire, en fait, ne le connaissait pas, ni son œuvre. Il lui restait quelques fonds à dépenser et, comme les prétentions de Vacerie pour une conférence étaient faibles, elle l'avait invité. Le sujet qu'il avait proposé dans un vague annuaire des auteurs étaient : « La perception du Bien dans la littérature d'aujourd'hui. »

Se suicider? Il eut subitement envie d'aller aux toilettes. La contrariété jouait toujours sur ses intestins et il se tordit littéralement. Les toilettes étaient évidemment à l'extérieur.

Il avait croisé l'individu sur le palier. Sa chambre était à l'étage supérieur. Vacerie avait pu l'entendre au début de la soirée, qui semblait bien agitée. Il avait même passé un moment à l'épier par plancher interposé pour se distraire de sa tristesse.

Il avait vu l'homme monter, son cabas lourd de bouteilles, certainement pas de l'eau; c'était un buveur honteux, un alcoolique caché.

Vacerie ne pouvait plus s'empêcher de l'écouter aller et venir au-dessus de lui. Il l'entendait tituber, cogner les meubles, racler les chaussures. C'était à la fois irritant et suspect. Mais cela détournait Vacerie de ses miasmes personnels. « Sans doute un voyageur de commerce, un paumé, condamné à passer ses soirées seul, un gagne-petit qui allait de ville en ville vendre des produits plus ou moins démarqués. »

Il crut l'entendre sortir. Un mouvement de curiosité malsaine le poussa vers la porte, afin de le surprendre dans le couloir. Personne sur le palier.

Il entendit la chasse d'eau des toilettes. Il glissa un œil trouble : une femme sortait des W.C., rejoignait le 21. Il ne put la distinguer que vaguement; l'absence de lumière l'occultait en partie. Elle allait dans une jupe étroite sur des talons hauts, peu sûre d'elle-même, semblait-il, comme empruntée. Ou ivre.

Ainsi le bonhomme recevait. Quelqu'un de l'hôtel, une femme de ménage, la fille du taulier?

Là-haut, les talons de la femme cliquaient, irritants, érotiques. Vacerie l'imaginait, ses talons aiguilles,

trémoussant son fessier généreux. Il voyait les bas noirs, le porte-jarretelles, le slip de soie, le ventre plat, le soutien-gorge allumant son homme et une cigarette. Il s'endormit.

Vers trois heures, du chahut. Des chocs le tirent de sa torpeur, lui font peur. Il se redresse. Court vers la porte, l'ouvre : l'homme dévale l'escalier. Pourquoi le type se carapate-t-il ainsi ? Aller vérifier, la femme a peut-être besoin d'aide.

L'entaille lumineuse de la porte coupable, rouge dans l'obscurité vicieuse, rictus du diable, aspire le minable Vacerie.

La femelle aussi a fui, semble-t-il. Vacerie allume le plafonnier. Sur la chaise, les bas noirs ; sur le lit, la culotte, le soutien-gorge ; à terre, le porte-jarretelles, les chaussures ; la jupe échancrée, sur la commode. Un grand miroir dressé face au lit, une trousse à maquillage, du coton. Féminin décor, pornographique orgie, douloureuse d'ostentation et de désordre. On s'est battu ici, on a déchiré, coupé les vêtements, les sous-vêtements.

Et puis, Vacerie aperçoit les bouteilles, dressées, renversées, cassées, l'une est encapuchonnée d'un préservatif : détail d'orgie.

Chercher la femme. Où est-elle ? Dans le couloir, dans les toilettes ?

Vacerie ricane :

« Allons, je le tiens, mon roman populaire... Je n'ai qu'à copier la réalité, je deviens auteur à succès, noir, sordide, crade. »

Un bruit dans son dos. Vacerie tourne la tête.

L'homme est là, encadré dans la porte, revenu, remonté de sa fuite, éperdu. Il regarde Vacerie : « Ah, vous êtes là ! » comme s'il le connaissait, comme s'il reconnaissait. Et c'est comme si, de toute éternité, ils avaient dû se trouver là pour régler des comptes. « Vous touchez combien pour ça ? Combien vous donne ma femme ? »

Vacerie s'étonne. Ce type le prend pour un détective privé.

« Vous m'avez retrouvé. »

L'homme dit cela comme s'il était soulagé de pouvoir remettre son fardeau entre les mains de l'injustice. L'horreur inhumaine qu'il trimbale est prise en charge par l'humain. De toute façon, c'était trop dur à supporter. Il renonce, il se livre, se délivre. Le pauvre ! Vacerie subitement l'envie de cette défaite avouée et, dans le même temps, le plaint. Non pas de ce qu'il est mais de l'inutilité de ce geste d'abandon : « Lorsqu'il saura qui je suis, il se retrouvera seul à nouveau avec son drame. Pauvre gars. »

Vacerie fait mine de sortir. L'autre a un geste de surprise :

« Eh bien, dites quelque chose !

– Euh, bonsoir !

– Comment allez-vous lui raconter tout ça ? Faites attention, elle est fragile... S'il vous plaît. »

Il a du regret et de la tendresse. C'est triste. Cela ferait croire qu'il n'y a pas de bon dieu. Mais qu'est-ce qu'il a fait de sa compagne de la nuit ? Vacerie demande :

« Où est la femme ? »

Plus pathétique que Flaubert avec sa Bovary, le coupable lâche :

« C'est moi. »

Vacerie le regarde mieux. Il reste des traces de maquillage, particulièrement sous les yeux où les larmes – des larmes d’homme – ont coulé. « C’est plus fort que moi, il faut que je le fasse de temps en temps. Mais je n’ai jamais été avec des hommes. Juste moi tout seul. Ce soir, j’ai voulu tout arrêter, tout casser. »

Vacerie signait son livre à tours de bras. Un animateur-télé de Canal Putes avait adoré son livre, l’avait invité sur un plateau, dans son émission « *Passe-plat* », feignant de s’étonner qu’un professeur de fac pût écrire de telles horreurs – un travelo honteux, un voyageur pédophile, une fillette dévoreuse de pénis... Il était fier de son slogan : *Le littérHardeux*.

La critique littéraire l’avait éreinté : c’était la recette du succès. Vacerie vendait son livre, son histoire, sa biographie, son talent.

Vacerie se vendait.

Théo, tueur de chats

(Ce texte est paru aux Éditions de la Loupiote,
collection « Zèbres », en 1995. Aujourd'hui épuisé).

Prologue

« Ils ne m'auront pas. »

C'était en 68. Mai, pour être exact.

Il avait été surpris dans la chambre mais avait réussi à leur fausser compagnie. Il dévalait l'escalier. Derrière lui, on criait, on injurait :

« Arrêtez-le ! »

Ils ne l'auraient pas.

Mais en bas, il y avait cet homme, ce gros homme au chien et au balai. Qui lui barrait le passage.

Il décida de lui échapper en enjambant la rambarde. Il sauta, un étage.

Les deux jambes cassées, dans les poubelles. Et l'homme lui tapait dessus encore et encore. Il entendit les flics – même les flics – crier :

« Mais arrêtez, arrêtez donc, il a son compte ! »

Chapitre I

Dans lequel Théo descend les escaliers

Théo n'aimait pas les réveils, qui vous annoncent que vous allez devoir encore vivre une journée, encore une journée, une vie à tirer, celle qu'on n'a pas choisi de vivre mais que des parents un peu trop saute-au-paf ont jetée bas, un soir de frotti-frotta déprimant.

Il n'aime pas cette journée qui commence, l'ennui de traîner ce corps difforme, antipathique, détruit, claudiquant. Un corps de démon torse.

Pourtant, ce matin, il avait une mission claire, il devait rencontrer Hector pour un grand et joli coup. Grand et joli, si Hector était à la hauteur, bien sûr.

Théo descendit quelques marches et, comme il le faisait tous les matins, jeta un œil par le vasistas qui donnait sur la chambre du premier étage, là où logeait sa « prisonnière ».

Il l'appelait comme cela, parce qu'elle lui devait tellement de loyers pour cette chambre qu'elle ne pouvait plus s'en aller; à dire vrai, il ne pouvait guère la chasser non plus, et pour les mêmes raisons; sans compter qu'elle était vraiment jolie. Et délicate.

Comme tous les matins, elle faisait sa toilette et il pouvait la voir par le vasistas. Il savait qu'elle savait qu'il la regardait et elle savait qu'il savait qu'elle savait. Tout allait bien, c'était sa façon gentille de payer une part de son loyer et Théo en était satisfait, n'imaginant même pas que cette petite toilette intime aperçue pouvait être le prélude de quoi que ce fût d'autre de plus poussé. Car Théo boitait, depuis un bête accident d'escalier, et avait perdu jusqu'au goût de penser à davantage qu'à un gentil voyeurisme.

La fille en était à l'inspection de sa petite motte et elle avait posé un pied sur le bord du bidet ; elle passa un gant sur son intimité et Théo apprécia qu'elle ne prit pas la peine d'adopter un air extatique, comme l'eût fait une pute ou une fille de peep-show, comme le faisaient les modèles de *Newlook* ou de *Club*, autant de journaux de merde qu'il connaissait bien, pour cause de célibat prolongé. Elle était naturelle dans sa pose.

Théo n'avait pas le sou, bien que propriétaire de la chambre qu'il occupait ainsi que de celle de sa « prisonnière ». Mais c'était une vieille histoire, un héritage de Mai 68.

À cette époque, il avait rencontré un fils de bourge, un révolté contre son clan, qui avait lancé des pavés à la gueule des flics, bien sûr, mais surtout des commerçants et des professeurs, un gosse paumé qui avait été finalement gazé et ramassé par des camarades de passage – dont Théo – puis mené jusqu'à Nanterre où il avait parlé, parlé, dévoilé des caches d'argent, des richesses insoupçonnées ; certains des révolutionnaires présents en avaient d'ailleurs profité, mais pas pour la Révolution. Théo

était resté avec lui longtemps, pour rien, pour parler, pour ne pas avoir à courir le long des rues, le long des quais, devant des flics harassés et voulant casser du juif allemand. Non, Théo préférait les discussions sans fin avec ce rejeton déjeté de la classe qu'ils combattaient ; il lui prenait la main lorsqu'il toussait et lui passait la main sur le front lorsqu'il suait trop.

Une égérie furibarde les avait traités de pédés et Théo lui avait montré sa queue en lui demandant si elle en voulait un bout ; alors, elle avait rameuté ses sœurs en le traitant de bitard couillu et macho. C'était une belle époque, claire et généreuse. Qui s'était terminée dans la honte d'une Marseillaise chantée par les ventres mous de Mongénéral.

L'héritier bourge avait eu une autre passion, une autre vision de la vie. Il s'était mis à construire un voilier dans un jardin d'une maison en voie de démolition pour partir à l'équateur. Le seul endroit, disait-il, où les radiations n'arriveront jamais, parce que tous les vents en sont chassés. Il avait chantonné :

*À tant jongler avec la bombe,
Un jour il faudra bien qu'elle tombe...*

Il avait laissé à Théo l'usage de ces deux chambres, héritées de ses riches parents.

Théo s'ébroua. Il ne pouvait rester longtemps à jouer le voyeur de cette chatte occupée à se lisser si consciencieusement les poils : il avait à faire. Du reste, il se demandait jusqu'où la fille pousserait la complaisance envers lui. Il se demandait si, un jour, elle lui proposerait de payer ses loyers en nature ou si elle tentait de faire naître en lui cette idée. Était-elle simplement joueuse ou vénale ? Il ne la trouvait pas vulgaire au point de se vendre à lui pour si peu, mais sait-on jamais ? Il remisa la question au fond de

sa mémoire et continua à descendre. Il devait rejoindre Hector.

Dans la cour de l'immeuble, il faisait déjà chaud. Un attroupement de locataires en savates et bigoudis formait un barrage entre l'escalier et la rue. Il s'approcha, l'air innocent et intéressé, de la monstrueuse et banale bête à vingt dos qui commentait :

« Si c'est pas malheureux.

– On devrait tuer ceux qui font ça. Ces pauvres chéris.

– Plus rien ne les arrête, les salauds. »

Au milieu du cercle de savates et de tricots de corps, gisait un chat égorgé. Théo réprima un sourire mauvais et partagea un moment les commentaires, proposant que l'on fit une pétition aux gérants de l'immeuble ainsi qu'au maire pour que les autorités prissent leurs responsabilités face à de telles horreurs.

« Parfaitement, dit la gardienne, vous avez raison, Monsieur Théo. »

Lequel, ravi de cette approbation populaire, s'esquiva vers la rue, l'air pressé.

Hector avait l'habitude de traîner dehors toutes les nuits et de prendre son petit déjeuner au café d'en bas dès l'ouverture. Théo savait donc qu'il le trouverait attablé, hagard, notant quelques mots sur son calepin ou – les jours fastes – rédigeant déjà son article. Car Hector était pigiste dans un canard de merde, qui vendait les faits-divers les plus remuglants à toutes les mémères et à tous les sordides de la France éternelle, terre de liberté, d'accueil et de Dorothee.

« Salut, Théo, dit Hector qui griffonnait des graf-

fitis sur son papier. T'es bien matinal, ce matin.

– Salut, Hector. Je voulais pas te rater, c'est pour ça que je descends si tôt. D'ailleurs, j'ai pas beaucoup dormi, cette nuit.

– Moi non plus. C'est la chaleur ?

– Non, c'est une idée que j'ai eue pour toi.

– Pour moi ? Quelle générosité !

– J'suis comme ça. T'es mon pote.

– Merci, vous en êtes un autre, mon cher monsieur.

– Bon, qu'est-ce que tu prends ?

– Comme toi. Café crème et croissants chauds. »

En fait, Hector en était à son troisième calva. Ils commandèrent.

« Alors, ton idée d'insomniaque ?

– Voilà : sais-tu quelle est l'industrie qui, en notre bénie période de crise, fait des bénéfices ?

– L'armement, comme d'habitude.

– Peut-être mais c'est pas à ça que je pense. Cherche encore : un truc plus populaire, plus social.

– La prostitution ?

– Non, avec le Sida...

– Alors, les préservatifs ?

– Non, pas encore.

– Le cul en papier plus ou moins glacé ?

– Sûrement. Mais ce n'est pas encore ça à quoi je pense.

– Alors, tu penses à quoi ?

– La nourriture pour animaux ; et, plus spécialement, pour chats.

– Ouais, et alors ?

– Les chats, c'est un sujet consensuel. Touche aux matous et tu as la France entière contre toi.

– Et alors ?

– Alors, imagine un assassin de chats, un *serial killer* qui ne s'en prendrait qu'aux chats.

– Quelle horreur !

– Ah, tu vois ! lança Théo, triomphant.

– Je suis censé voir quoi ? dit Hector, qui avala d'un coup son calva et en recommanda un autre.

– T'es bien pigiste, non ?

– Hélas.

– Et tu merdes ta vie à trouver des sujets intéressant ton public de préménoposées et de Stallone gonflés de Kro, non ?

– ... ?

– Surtout au mois de juillet, quand tout le monde a quitté cette fichue ville, continua Théo, en proie à une excitation grandissante.

– Ouais, même que notre grand quotidien du soir national a dû titrer sur les animaux abandonnés à sa Une, tellement tout le monde s'emmerde.

– Alors, ça te dit rien ?

– J'vois pas ! »

Théo se régala de son café crème avant de poursuivre.

« Le *serial killer*, c'est toi. »

Hector resta interloqué. Puis il éclata de rire en bramant :

« *Mais j'ai jamais tué d'chat, Monsieur,*

Ou alors, y'a longtemps,

Ou ils sentaient pas bon...

– Ta gueule, tu vas nous faire remarquer. »

En fait, il n'y avait personne dans le troquet. Mais Hector se tut.

« Le *serial killer*, t'as pas besoin qu'il existe vraiment. Tu en parles dans ton canard de merde et tu le crées. Tu l'inventes. Tu te fais des couilles en or.

– Ouaip, c'est une idée.

– C'est plus qu'une idée : un coup de génie ! 100 000 ventes. Au cinquième chat, c'est l'hystérie : les cons et les écolos...

– Tu vois une différence ?

– ... se réconcilient, unis dans la même réprobation. Notre Grand quotidien du soir national coule de n'avoir pas su prendre à temps le phénomène.

– Restons calmes, veux-tu... Y'a sûrement un trou dans ton plan. D'abord, les preuves. Même une arnaque aussi minable démarre de quelque chose.

– Dans la cour, là, chez moi, nage dans son sang la première victime du monstre. T'as qu'à aller prendre une photo. Le reste suivra.

– C'est quoi, cette victime ? C'est toi qui...

– Cette nuit, je dormais pas. Et ce con braillait tous les diables. Il devait s'être coincé la queue dans une chatte quelconque. C'est là que j'ai eu l'idée.

– T'es vraiment fou. Allez, dégage.

– Tu fais pas le papier ?

– Je vais me gêner, tiens. Avec tous les Le Peniens prêts à gueuler contre les assassins en liberté, je vais faire mon beurre. Allons-y pour le *serial killer*, modèle 2002. Je vais faire bramer mémère et hurler les sirènes de l'Apocalypse. Mais qu'est-ce que t'y gagnes, toi ?

– Une démonstration.

– Laquelle, Euclide ?

– Que l'information, ça se fabrique.

– T'as pas perdu ta rogne de 68, toi.

– Intacte, vieux. Je veux qu'on déchaîne tous les rouages pour qu'ils implosent.

– J'vois pas trop comment... Eh, tu voudrais pas

me foutre dans la merde, des fois ? Tu vas me laisser monter tout le bateau et puis t'iras voir quelqu'un d'autre pour révéler l'infection après... C'est ça ? Je marche pas, connard.

– T'y es pas. Ce sont les stars de leurs prétendues infos que je vise. Pas un pigiste comme toi.

– N'empêche, c'est moi qui serai entre le marteau et l'enclume.

– Pas pour longtemps. Ils te piqueront vite le scoop. C'est ça le truc : ils te volent le reportage et en font des tonnes. Ils s'enfoncent jusqu'au cou et après, bing, on démontre que c'était du bidon. Que tout était inventé et que leur info, c'est de l'arnaque. Ils plongent.

– Et moi, qu'est-ce que je deviens ?

– Qu'est-ce que tu es ?

– Merci pour le mépris.

– T'es révolutionnaire ou t'es bouffé par le système ? Je peux faire le coup tout seul, si tu te dégonfles.

– Mais j'ai tout à perdre, moi.

– Après avoir gagné beaucoup. On ne pourra pas t'enlever ce que tu auras gagné entre-temps.

– Ouais, sauf si on m'accuse d'avoir tué les chats, ou de connaître l'assassin.

– Quels chats ?

– Mais les matous qu'il faudra bien égorger pour monter l'affaire. Non, ton truc, plus j'y pense, moins j'y vois mon intérêt. Je cours au casse-pipe.

– Trouillard. Toujours à viser petit. Je te dis qu'on va ramasser le gros lot et qu'on va tous les ridiculiser. Une affaire d'État pour quelques chats de gouttière et le pot aux roses révélé à la fin de l'automne. Toi, promu grand reporter.

– Tu te contredis : tu disais qu'ils allaient me piquer le coup.

– Pas te le piquer complètement, mais s’impliquer tellement qu’ils ne pourront plus en sortir indemnes.

– Oh, tu rêves... Même la fausse interview de Fidel Castro, ça les a pas gênés.

– Ils n’en sortiront pas indemnes, je te dis. Ça s’accumule mais ça craquera bien un jour, tous les reality show vont s’arracher l’histoire et vont se retrouver le bec dans l’eau. On les aura, je te dis, si tu te dégonfles pas.

– N’empêche, je suis sûr que je vais trinquer. Toi, t’es bien à l’abri, avec ta démonstration. Mais moi, je me mets au premier rang.

– Joue pas ta couille molle.

– Je joue à rien, je réfléchis. »

Hector en était à son sixième calva et l’idée commençait à lui plaire, bien qu’il s’en défendît. Son passé d’anar situationniste, de héros nihiliste, lui remontait au cerveau en même temps que les vapeurs d’alcool, comme le souvenir d’une revanche, d’une chance jamais venue réellement et qu’il fallait saisir une bonne fois pour toutes, ne serait-ce que pour sortir de cet anonymat que l’abandon de ses études en 68 avait provoqué. Puisque sa jeunesse de rebelle n’avait pas trouvé à s’accomplir, il fallait, quelque trente-trois ans après, la justifier. En bref, l’idée le séduisait de plus en plus, même et surtout s’il n’en mesurait pas tous les tenants et aboutissants. Il fallait croire Théo. Il fallait y croire, faire vivre cette illusion pour que les créateurs d’illusions bien plus néfastes s’en trouvent mis à mal et, pourquoi pas, mis à bas.

Ils avaient hésité à lancer des bombes... Ils allaient en lancer une, à retardement, une de l’espèce à neutrons qui n’exploserait que pour les puissants.

Mais le truc qui gênait Hector, c’était qu’il fallait tuer des chats.

« Le truc qui me gêne, dans ton truc, c'est qu'il faut tuer des chats...

– Pas besoin. Y'en a déjà un de clamsé et c'est pas toi qui l'as tué. T'as qu'à monter le coup en épingle. Le reste suivra, comme un seul homme.

– Tu vas en tuer d'autres ?

– Pour quoi faire ? Il te suffira de laisser supposer que tous les chats qu'on retrouvera morts seront le fait du *serial killer*. Ou d'une organisation, si tu préfères. Tiens, oui, pourquoi pas aboutir à une organisation, une secte ou des terroristes. Arabes, de préférence, ça marche bien, ces temps-ci, les Arabes. Il te suffira de produire des lettres de menace contre cet animal symbole de la vulgarité bourgeoise et de sa richesse sans partage. Rappelle-toi que ce sont les industries de nourriture pour animaux qui font le plus gros chiffre d'affaires en ce moment. Je te fais confiance, pour ce qui est du style fielleux et pourri. Tu sais y faire. Je me souviens trop bien de tout ce qu'ils ont réussi à fabriquer autour de Grégory. Non, je t'assure, tu as un avenir dans le faux scoop. On va les prendre à leur propre piège.

– Reste à convaincre mon rédacteur en chef.

– Ne le fais pas entrer dans la combine. Il faut que tu lui fasses croire que c'est vrai, que c'est le coup du siècle pour son canard.

– S'il n'en veut pas ?

– T'as autre chose, comme article, pour aujourd'hui ?

– Non, rien.

– Il a autre chose, pour l'été ?

– Non, rien.

– Tu vois bien ! Crois-moi, tu joues sur du velours. Je te laisse faire l'article, et la photo. J'espère que les crétins de l'immeuble en sont encore à injurier le monde entier et n'ont pas bazardé le cadavre.

- Et s'ils ont déjà appelé les flics ?
- Raison de plus pour te grouiller. »

Hector se décida brusquement. Il avala d'un coup son dixième calva et, faisant signe au loufiat de mettre tout ça sur sa note, il suivit Théo qui s'en allait. L'air était déjà lourd, orageux, et Hector se demanda s'il n'allait pas vomir. Ce qu'il fit devant la loge de la concierge, lorsqu'elle eut exhibé, dans une caisse en carton où elle avait commencé à lui confectonner une bière décente, l'animal raide, égorgé.

Hector avait lui-même un chat et il ne pouvait s'empêcher d'aimer ces bêtes, indépendantes et souples, libres, anarchistes en même temps qu'horriblement conformistes.

Ce chat égorgé avait tout de la sale bestiole qui fout des poils partout dans un fauteuil mais qui passe ses nuits sur les gouttières à sauter les chattes et à gueuler à la porte des maîtres endormis. Un chat pas gâté par la nature, trop gros et vieux pour attirer les mamours, trop gras pour n'être pas dépendant des mémères de l'environnement, mais aussi trop esquinaté, trop balaféré pour n'être pas resté libre malgré ses liens. Hector s'excusa auprès de la bignole mais elle « le comprenait », elle comprenait son émotion, admirait même sa sensibilité (elle ignorait les dix calvas du petit déjeuner et tous les kils de rouge de la nuit blanche) :

« Pourtant, vous devez en voir, des horreurs, dans votre métier. »

Il s'était présenté comme journaliste, avait exhibé sa carte de presse et la rombière en était toute valorisée. Elle se voyait déjà devant la télé ou, au moins, dans le journal.

Hector commença à kodaker et à enregistrer son témoignage. À présent, il devait faire vite pour que son papier soit prêt. Ensuite, il pourrait aller se coucher et dormir. Ce soir, face à une nouvelle nuit blanche, mais après quelques heures de repos, il envisagerait la suite de son scoop et il pourrait mieux évaluer la situation. Il pousserait son rédacteur en chef pour que l'affaire soit montée en épingle. Pour l'heure, il suffisait de simplement prendre date. L'article une fois rédigé, reposé, il montrerait au rédac-chef tout le gain que cette histoire pouvait représenter.

La concierge ne s'arrêtait plus et même prenait à témoin les voisins et voisines, tâchant simplement que ceux-ci ne lui volassent pas la vedette. Hector, las de noter, avait déclenché son enregistreur de poche et, pendant que tout ce beau monde pérerait, préparait dans sa tête l'article miracle et apocalyptique.

Pendant ce temps, Théo était monté se coucher.

Chapitre II

Dans lequel Théo descend chez la voisine

Il dormit comme un innocent et ne prit pas la peine de sortir de chez lui pendant trois jours. De temps en temps, il se penchait au-dessus de la rambarde. Elle était souvent là, dans l'encadrement du vasistas, et il prenait plaisir à la regarder vivre, manger, travailler, s'habiller ou se déshabiller.

Ou se mouiller.

Car il faisait très lourd et elle se passait souvent un gant sur le corps, n'ayant pas de douche. Elle se promenait constamment en tenue légère, mais constamment aussi se sentait devenir poisseuse à cause de la chaleur.

Il méditait des heures devant un Christ flageolant qui ne devait jamais mourir mais qui agonisait depuis des siècles. Que tant de gens aient choisi ce symbole sanglant pour leur tenir lieu d'espoir en disait long sur leur caractère tortionnaire en même temps que passif. Voir souffrir *ad vitam aeternam* sans jamais choisir de devenir le bourreau décisif ou le Sauveur du Sauveur, là était toute la misère de ce peuple bêlant.

Au terme de ces trois jours, en boitant, il descendit toquer à la porte de sa locataire.

Elle sembla surprise de le voir. Il lui dit, sans essayer d'entrer :

« Bonjour. Vous me devez cinq mois de loyer.

– Je sais mais...

– Pas de mais qui tienne. Avez-vous un animal chez vous ? J'ai cru entendre miauler un chat.

– Non, je n'ai pas de chat chez moi.

– Dommage car je me sens seul et j'aurais bien aimé avoir une petite bête pour me tenir compagnie. Ma jambe me fait si mal que j'hésite à me déplacer. Je reste seul à la maison, si on peut appeler ça une maison. Vous auriez pu me prêter votre chat quelques heures. Tant pis, n'en parlons plus.

– Je peux vous en chercher un, si vous voulez. Ça ne doit pas être difficile à trouver, un chat, dans le coin. Il y en a plein qui miaulent à longueur de temps... Quoique, ces derniers temps, il se passe des choses bizarres, avec les chats. Y a toute une campagne de presse, même la télé commence à s'y mettre...

– À quel propos ?

– Un fou assassin qui s'en prend aux chats. Une espèce de *serial killer*, comme ils disent, un obsédé de l'égorgeage de chats.

– Un fou ?

– Ou un terroriste, à ce qu'ils racontent. Apparemment, la nourriture pour chats représente la richesse égoïste de notre société. Ils ont sorti des chiffres : alors que des gens meurent de faim, même ici, la nourriture pour chats est la seule industrie en expansion.

– Cela prouve qu'il y a de l'argent, en France, et qu'il y a des gens qui ont du cœur, puisqu'ils aiment les animaux à ce point.

– C'est ce que voudrait démontrer le type, s'il est un terroriste, et pas seulement un fou.

– Bof. Ça doit être un coup des journaux, ils ne savent jamais quoi écrire pour vendre leurs feuilles de choux. J'aime pas les journaux. Ni la télé, du reste. Tous des vendeurs d'audimat. C'est pourquoi je n'ai ni télé, ni radio et je n'achète jamais les journaux.

– Vous devez, effectivement, être bien seul, lorsque votre jambe vous empêche de marcher. Au fait, voulez-vous entrer ? Vous devez fatiguer à rester ainsi debout...

– Volontiers. Je sens que je faiblis. »

Théo entra dans la petite chambre et s'assit sur la seule chaise.

« Savez-vous que je peux vous voir par le vasistas, là ?

– Cela m'est égal. Les fenêtres sont faites pour rester ouvertes et les yeux pour regarder.

– Je vous regarde souvent. Surtout le matin.

– Surtout à l'heure de ma toilette, je sais. J'aime bien qu'on me regarde. J'aurais voulu être actrice. Je le suis un peu d'ailleurs. Pour payer mes études.

– Peep-show ?

– Oui.

– Cela ne se voit pas. Je veux dire, ici.

– Pourquoi cela se verrait-il ?

– Sinon, vous étudiez quoi ?

– Je suis étudiante en Histoire. Spécialisée dans les religions indo-européennes ; J'étudie les rapports entre la Bible et les mystiques bouddhistes et autres. Mais du point de vue des racines seulement, je ne suis pas croyante.

– Ne l'est-on pas forcément un peu, tous ?

– Si, bien sûr. Mais je voulais dire : je ne prends pas le problème, si problème il y a, pour son aspect

théologique. Ce que j'aimerais comprendre, c'est pourquoi tout le monde finalement a recours aux archétypes mystiques, que ce soit la psychanalyse, le marxisme, l'anarchisme même; tout le monde, quoi.

- Et l'érotisme.
- Bien évidemment.
- Montrez-moi votre chatte. »

Elle se leva et souleva la robe en coton. Elle n'avait rien en-dessous.

« Mieux que ça. »

Elle posa son pied sur le rebord de la chaise et il la contempla.

« Vous vous attendiez à ce que je vous demande cela ?

- Tôt ou tard, oui.
- C'est pour le loyer que vous y avez pensé ?
- Pensé, oui. Mais pas spécialement. C'est vous qui parlez d'argent.
- Vous le feriez pour rien ?
- On ne fait jamais rien pour rien. Jamais. On a toujours une utilité à faire ce qu'on fait. Même quand il ne s'agit pas d'argent.
- Vous êtes sage, après le peep-show ?
- Vous voulez savoir si je me prostitue ? Non, c'est pas mon truc. Le type qui m'a embauchée ne m'a rien demandé. Il en a tant vu, il en voit tant. Il ne pense qu'à l'argent qu'on lui rapporte. Quant aux types derrière les glaces, ils ne nous voient que là.
- Pourtant, il y a des salons où l'on peut être avec une fille, sans les glaces.
- Pas où je travaille. Et puis, cela ne doit pas aller bien loin, ces salons; enfin, je n'en sais rien, après tout.

– Touchez-vous. Écartez vos lèvres avec vos doigts. »

Elle s'exécuta sans sourciller.

« C'est joli. Merci. »

Elle se remit debout, naturellement.

« Vous allez vous masturber, maintenant que vous m'avez bien vue ? »

Elle demanda cela sans vulgarité, sans agressivité, par simple curiosité d'étudiante, d'ethnologue.

« Non, je ne crois pas. Vous savez, je... »

Théo arrêta là ses confidences. Son corps cassé en disait, selon lui, suffisamment à autrui pour qu'il n'ait pas à en rajouter.

« Bon, je remonte chez moi. Si vous trouvez un chat, pensez à moi.

– Ou une chatte, dit-elle innocemment.

– Oui, même une chatte. »

Chapitre III

Dans lequel Théo descend un litre de lait

- « C'est le cinquième, cette semaine...
- Oui, un par jour.
- Un chaque matin, c'est dégoûtant.
- Et aujourd'hui, ce carnage. »

Théo passa, ostensiblement intrigué, à côté du groupe de beaufs auquel se mêlaient quelques chiards morveux qui avaient échappé aux colonies de vacances, aux centres aérés, aux Mangas et se coltinaient la rue avec ses dangers dont le moindre n'était pas la stupidité des conversations d'adultes et leurs tombereaux d'obscènes certitudes.

Un journal passait de main en main ; un de ces torchons puants qui font le quotidien de nos hommes publics, une de ces calamités qui titrent indifféremment sur l'euro, les orgasmes de Sharon Stone, les pots de vin de Tapie, la guerre de Bosnie, ou, en l'occurrence, le massacre des innocents.

Hector avait trouvé une photo horrible, suffisamment floue pour qu'on s'imagine pire encore mais assez précise pour qu'on y discerne un charnier de bestioles poilues, griffues, estropiées. Où diable avait-il pu dégouter ce spectacle ? Vraiment très fort,

ce sale type, ce chien qui, une fois lâché sur son frère humain, ne pouvait s'empêcher de le déchiqueter, le labourer, en presser un maximum de jus puant, de ce pus qui suinte de chacun de nous, quoi qu'on en ait, un rat qui vous grignotait la moelle, un termite qui minait l'os de nos certitudes. Et de nos doutes. Car l'homme vit de ses douleurs aussi sûrement que de pain. « Je souffre, donc j'existe ». Ôter sa douleur à l'homme, c'est lui enlever ses références.

Théo se rendit compte que son plan avait fonctionné à plein. Les kiosques à journaux regorgeaient de titres, qui interrogatifs, qui vengeurs, mais tous tournant autour du chat. Même les revues prétendument lettrées essayaient de suivre le mouvement en proposant des Baudelaire et autres Poe qui avaient eu quelques mots sur leurs échinés électriques ou leurs yeux de démons.

On approchait du mois d'août et l'actualité était au point mort ; les Towers comptaient encore pour du beurre. Seuls les chats éborgnés faisaient frémir la nation de voyeurs bronzants, grâce à Hector.

Théo acheta une bouteille de lait et revint, claudiquant, faire boire le chat. Car la voisine avait tenu parole.

Elle était montée avec le chaton, s'était assise, avait relevé la robe de coton, la même que la fois précédente, écarté ses jambes et lové le félin entre ses cuisses.

Il l'avait caressé pendant un moment et elle lui avait dit qu'elle sentait le ronronnement vibrer dans son ventre, lui remonter dans les entrailles. Elle s'était déshabillée complètement et s'était laissée

aller à la caresse de Théo par chaton interposé. Théo avait joué le jeu et, lorsqu'il en avait eu assez, était descendu chercher du lait.

Lorsqu'il fut de retour, la jeune fille s'était allongée sur le sol et semblait dormir. Elle murmura :

« J'aime qu'on me regarde. »

Théo, qui n'attendait que cela depuis un moment, car ses plans évoluaient en fonction des événements, proposa :

« Voulez-vous que je vous photographie ?

– Oui. »

Théo prit la fille sous tous les angles possibles. Notamment, il lui suggéra des poses où elle jouait avec le chaton.

Dès lors, pendant les jours qui suivirent, elle vint régulièrement, apportant des chats différents.

Théo prenait des photos, des photos floues, des photos étranges : elle, vêtue d'un justaucorps, recouverte d'une couverture, avec un balai ou un couteau ; elle avec un chat saisi par la peau du cou ; elle avec cinq ou six chats sur son corps.

Lorsqu'elle s'en allait, il continuait à prendre les chats jouant ou endormis. Elle ne demanda jamais où passaient les animaux une fois qu'elle était partie. Elle ne demandait que les photos développées et, assis sagement sur le lit, ils les regardaient sans commentaire pendant des heures. Ils passaient des nuits blanches, dans la chaleur du mois d'août, et elle s'endormait au petit matin sans que, jamais, il ne portât la main sur elle.

- Une nuit, elle parla plus que d'habitude :
- « Pensez-vous que la Vierge Marie ait eu jamais conscience de son rôle ?
- Quel rôle ?
 - Son rôle de sainte... Je veux dire, de femme destinée à l'adulation.
 - Je ne sais pas.
 - J'aimerais tant être une sainte qu'on passe des heures à regarder.
 - Je crois qu'on ne regarde pas les statues religieuses, dit Théo. Je crois qu'on ne les voit pas. On voit au travers d'elles, on regarde au-delà, on cherche plus loin, l'Éternel, l'Idéal, le Ciel. Elles, on ne les regarde pas. Jamais. Elles sont transparentes.
 - Vous croyez ?
 - Je le pense sincèrement. Mais je peux me tromper.
 - Non, sans doute avez-vous raison.
 - Ce sont les images lubriques qu'on regarde le mieux, pour mieux trouver le vice dans chaque repli de peau. La pornographie, voilà ce qu'on dévore ; parce qu'il n'y a rien derrière.
 - Vous ne bandez jamais ?
 - Si. Cela m'arrive encore, malgré les apparences. Voulez-vous encore du lait ? »

Elle dit oui. Il versa un peu de lait sur sa toison et un chaton vint laper le liquide. Elle ferma les yeux, extatique :

« Je suis vierge et je ne désire que d'être regardée. Je ne suis pas normale.

– Personne n'est normal. La normalité ne rassure que les fascistes, les publicitaires, et quelques professeurs. Il n'y a de normalité que l'habitude de trouver des ressemblances ; et cette habitude devient modèle : on ne vit que de modèles qu'on se contraint à accepter.

– Et vous, quels sont vos modèles? »
Il ne répondit pas. Il se leva et prit un cliché.
« Qu'allez-vous faire de ces photos?
– Un album personnel... Il est temps d'aller se
coucher. »

Chapitre IV

Dans lequel Théo descend prudemment

Théo avait horreur de s'endormir. Il veillait autant qu'il le pouvait, autant que son corps pouvait tenir; puis il s'écroulait jusqu'au lendemain. Pendant ces sommeils redoutés, il ne pouvait alors résister au retour de tous ses démons, ses souvenirs. C'était cette faiblesse inévitable qu'il haïssait. Et presque chaque sommeil apportait cette scène :

« Ils ne m'auront pas. »

L'escalier. Derrière lui, on crie, on injurie :

« Arrêtez. Arrêtez-le ! »

Il est bien trop agile.

En bas, le gros homme au chien et au balai. Il saute, un étage.

Deux jambes cassées, les poubelles. Et l'homme lui tape dessus encore et encore. Les flics – même les flics – crient :

« Mais arrêtez, arrêtez donc, il a son compte. »

Il s'éveille.

Mais il n'aimait pas non plus ces réveils, cette journée qui commençait, l'ennui de traîner ce corps difforme, antipathique, détruit, claudiquant. Son corps de démon torse.

Il avait décidé de sa ligne de conduite, à présent ; dès que sa « prisonnière » fut là, il remit la conversation sur ce qui la préoccupait :

« J'ai repensé à ce que nous disions l'autre nuit. En fait, on n'observe jamais que les monstres, surtout les beaux monstres. La beauté du diable est plus courue que celle des saintes, convenues qu'elles sont insipides. Non, ce qu'il faut aux humains, c'est une belle horreur, regardez ce Christ sanguinolent, cela fait des siècles qu'il meurt sous nos yeux... Ce qu'il nous faut, c'est une horreur qui se cache et qui se montre en même temps, un beau visage de vierge, par exemple, étonnée même de sa propre perversité. Je vous vois assez bien dans ce rôle de saintenitouche aux dents et aux mains pleines de sang.

– Vous croyez ?

– J'en suis sûr. Regardez cette photo, avec le chat que vous semblez mordre ; ne dirait-on pas un vampire, une mère dévorant son enfant ? N'a-t-on pas envie d'en savoir plus ? D'aller plus loin ?

– Oui, c'est vrai.

– Et, comme il ne s'agit que d'une photo, que la photo arrête l'instant, c'est l'esprit qui crée le mouvement, c'est l'œil qui scrute sur votre visage ce qu'il peut y avoir derrière. C'est donc vous que l'on regarde. Jamais on ne vous regardera mieux que dans l'horreur ; pour peu que l'environnement y contribue aussi. »

Il se souvenait avec rage et précision des traits de l'homme au chien et au balai, dans l'escalier, alors que les visages de plusieurs compagnes et compagnons de sa jeunesse étaient noyés dans la brume de l'oubli. Il savait qu'il avait raison de dire que l'horreur seule fixait la mémoire, pas la beauté ni la bonté.

« Vous avez sûrement raison. Je me souviens davantage des photos des camps de concentration que d'autre chose. Et j'ai toujours devant les yeux l'image de ma mère morte alors qu'il faut que je me batte pour retrouver des instants où elle était en vie.

– Pourquoi pensez-vous que les photos des journaux sont toujours les mêmes, toujours à montrer du sang et du sexe ? C'est la beauté qu'il faut exposer, mais la beauté et le mal mêlés. Regardez la photo – ils en ont même fait un film – de cette belle salope qui attirait les hommes, les séduisait puis les dépouillait avec l'aide de son ou ses amants. Elle est belle. Regardez.

– Mais... C'est moi que vous montrez. »

C'était elle, en effet, dans un montage de photocopieuse. Elle était belle et meurtrière, floue et nette comme nos fantasmes de mort et de perversion. Floue et belle comme la proposition qu'il lui fit alors :

« Vous savez, cette histoire de chats...

– Oui ?

– Vous pourriez en profiter.

– Je ne comprends pas.

– J'ai un copain, Hector, qui travaille dessus...

Personne ne sait qui est le *serial killer*. Cela pourrait être vous.

– Mais c'est horrible !

– Vous ne risquez qu'une chose, et c'est ce que vous aimez : qu'on vous regarde, qu'on essaie de voir, derrière votre beauté, derrière votre corps, derrière votre visage, le pourquoi, le comment. Vous aurez ce que vous aimez – et ce que j'aime chez vous – le regard des autres sur vous, le regard concupiscent ou simplement curieux des gens sur vous. Vous aurez ce que vous aimez, votre corps transpercé jus-

qu'à l'âme : on cherchera sur vous, on cherchera en vous, on vous fouillera, on violera votre peau sans vous toucher pour trouver. Mais trouver quoi ? Rien, puisque vous ne serez pas coupable. Vous serez une fausse piste. Le journaliste – mon ami Hector – vous mettra brutalement en valeur, ensuite il publiera des photos floues, je veux dire où l'on verra bien votre corps mais très mal votre visage ; puis il commencera à mettre en doute votre culpabilité, vous disculpera. Mais vous aurez été visible par tous et partout pendant tout ce temps, vous comprenez ?

– Oui. »

Elle rêvassait. Elle semblait acquiescer de tout son corps.

Cela avait été facile, plus facile que ne l'avait imaginé Théo.

À présent, il fallait agir. Aller chercher Hector, prendre d'autres photos encore et encore.

Aller vite mais ne pas se précipiter, se dit Théo en haut de l'escalier. Il descendit prudemment, même s'il savait qu'en bas, il n'y aurait personne, pas de gros homme avec un balai. Il était maître du jeu et derrière lui, pas de flics, mais une gamine déjantée qui rêvait aux photos qui s'étaleraient bientôt sur tous les journaux crades, les photos d'une diabolique et malsaine poupée, splendide vierge offerte aux millions de regards de la foule.

La vierge aux chatons.

Chapitre V

À l'issue duquel Théo descend sur l'équateur

Hector avait particulièrement réussi son coup. Tous les journaux reprenaient à présent ses informations et exploitaient le thème sous toutes ses coutures. Les télévisions y allaient de leur prime time : TV-PUB avait créé, dans le journal de 20 heures, une espèce de feuilleton pour suivre l'affaire au jour le jour, invitant Hector à venir évoquer ce qu'il savait ou avait découvert. Lorsque rien de nouveau n'était possible, ils convoquaient un psychanalyste qui expliquait en trois minutes le comportement des *serial killers*, des assassins en général et de ceux qui s'en prennent à nos amies les bêtes en particulier. Le problème, mais en même temps la gloire, était que ce crime-là était relativement inédit ; il fallut donc remonter aux nazis qui faisaient des expériences, non pas seulement sur des humains mais aussi sur des animaux – comme si cette dernière tache l'emportait sur les précédentes – ou aux sièges célèbres – tels que celui de la Commune de Paris – où l'on mangea des rats plutôt que de se laisser crever de faim. On évoqua même – mais plus discrètement, il est vrai, certains intérêts financiers étant en jeu, notamment la publicité de la chaîne – les laboratoires pharmaceutiques qui expérimentaient sur des animaux leurs produits de luxe, on évoqua la vivisection.

Bref, on pédala derrière l'actualité.

Hector avait été convoqué par les forces de l'ordre mais, comme l'écrivait *Le Canard enchaîné* : « La police a d'autres chats à fouetter. »

Ce qui revenait à dire que, malgré une attitude officielle des plus attristées quant au sort des animaux, la maréchaussée n'avait rien à cirer de la génération mistigri.

Hector n'avait donc pas grand-chose à craindre et il continuait à distiller des horreurs, aidé en cela par la population française qui envoyait à son journal, des quatre coins du pays, des lettres horrifiées et des preuves que le *serial killer* était passé par chez eux.

Habilement, Hector produisait des lettres – qu'il avait parfois rédigées lui-même bien entendu – de lecteurs qui approuvaient le tueur et l'applaudissaient de débarrasser la terre de ces trop nombreux parasites. Ces lettres en suscitaient d'autres, de vengeance contre les ennemis des chats. On attaqua les propriétaires de chiens qui ne savaient pas faire dans le caniveau. Le débat sur les animaux des villes était lancé. Ce fut un grand hebdomadaire centriste qui renoua avec l'éternelle et passionnante discussion :

« Êtes-vous plutôt Chien ou plutôt Chat ? »

Bref, tout cela fonctionnait parfaitement et le rédacteur-chef de Hector se frottait les mains d'avoir approuvé le projet douteux du pigiste. Le journal connaissait une vente exceptionnelle.

Mais tout cela commençait aussi à se tasser. Il fallait que l'affaire rebondît et Hector fut ravi de la proposition de Théo. Elle tombait à pic.

Hector regarda les photos de la locataire de son ami. S'il les trouva trop nettes, trop précises pour l'esthétique journalistique, il n'en tomba pas moins immédiatement et radicalement amoureux de la fille.

« La belle garce, ne cessait-il de répéter à Théo en compulsant avec avidité les clichés où la jeune fille apparaissait aux prises avec les animaux, dans des tenues plus ou moins légères, ou sans tenue du tout, et dans des poses plus ou moins lascives – plutôt plus que moins – où le lubrique le disputait à l’horriblement carnivore.

– Tu t’es débrouillé comme un chef, pour ces photos. Elles feraient bander un mort. »

D’ailleurs, il ne se tenait plus qu’à grand peine et c’est excité comme une puce qu’il demanda à voir la locataire de Théo immédiatement.

« Il faut battre le fer tant qu’il est chaud, répétait-il sans cesse alors qu’ils se rendaient dans l’immeuble de Théo. »

La vierge les attendait, dans sa sage robe de coton. Elle salua Hector avec enthousiasme, voyant en lui son Messie, son Pygmalion, l’homme qui allait – ainsi que le lui avait expliqué Théo – la mettre en valeur, la porter à l’admiration des foules.

Le contact des trois comploteurs fut plus électrique que réellement chaleureux. Sans la présence de Théo et un minuscule reste de dignité, Hector aurait sauté sur la vierge aux chatons pour la violer aussi sauvagement qu’elle semblait vampiriser les animaux sur les photos. Théo était ravi, pressentant, dans la violence d’Hector, celle des futurs voyeurs du journal.

Il insista :

« Hector passera les premières photos dès demain soir à la télé ! »

Elle battit des mains, comme une gosse qu'elle était.

Hector expliqua qu'il fallait des photos en extérieur, dans un terrain vague par exemple, comme si la criminelle était surprise de loin par un photographe amateur. Ils feraient ensuite des clichés de plus en plus précis, dans des lieux de plus en plus marqués d'imaginaire, une cave, une chambre d'hôtel. Bref, le grand jeu, progressivement. Les ringards en voulaient pour leur argent et il fallait distiller l'information avec circonspection. Il fallait aussi rester crédible bien qu'ils sussent, Hector et Théo, que « dans l'idiot-visuel, plus c'est gros et plus ça passe ».

Le lendemain matin, à la Une du journal, une photo très floue accompagnait le titre : « *L'assassin des chats enfin repéré ?* »

Le tirage fut épuisé dans la matinée, du jamais vu, malgré le succès, précédemment, du suicide de Bérégovoy, de la mort de Lady Di ou du Roi fade de Belgique.

Lorsque, le soir même, Hector parut sur TV-PUB, sa prestation eut l'insigne honneur d'être précédée d'une page de publicités, preuve que l'on espérait énormément de l'impact de son passage. Théo exigea sa part du gâteau et celle de leur « criminelle ».

Tout allait très vite, à présent, l'argent, les honneurs affluaient. Les dangers aussi, car Hector se sentit filé et il fut content que Théo et la petite puissent – sur ses indications – exécuter les photos tranquillement.

Hector exigea de la télé que des acomptes exorbitants fussent accordés sur-le-champ. Il obtint tout ce qu'il voulut.

Mais Hector était trop émoustillé pour que la prudence l'emportât longtemps. Il demanda à Théo de lui laisser faire une série avec la fille :

« Tu comprends, ton regard n'est pas assez vicieux, ou journalistique... Ou je ne sais pas comment dire... Amateur, voilà. Tu ne fais pas assez comme s'il s'agissait d'une photo de hasard.

– Tu veux surtout te trouver seul avec elle, devina Théo. C'est dangereux, tu sais, elle n'aime pas qu'on la touche, juste qu'on la voie, qu'on la regarde. Elle a horreur du contact sur sa peau. Il ne faut pas la toucher, tu comprends ? C'est un cas. Elle est capable de se montrer grande offerte, à deux centimètres de ton œil, ou de ton objectif, mais elle ne veut que l'œil, que le regard. Juste pour l'œil, coco, juste pour l'œil. Toi, tu vas vouloir la sauter. Elle te laissera pas faire. Tu vas tout gâcher, Totor, tu vas tout foutre en l'air.

– Non, je te jure ! jura Hector.

– Mais si, je te vois venir avec ta virilité en sautoir et tes doigts crochus. Tu vas la violer. Tu crois pas que j'ai pas remarqué tes airs de bouc dès qu'il est question d'elle ? Tu crois que je suis aveugle ? Non, je te dis, retouche les photos tant que tu veux mais tu ne la toucheras pas, elle.

– Déconne pas, Théo. Elle m'adore. Elle sait tout ce que je suis pour elle. Elle sait que c'est grâce à moi qu'elle prend son pied à se voir dans le journal, à la télé. Elle sait que c'est par moi qu'elle jouit.

– Par toi mais pas avec toi, comprends. Et puis, tu es suivi. Tous les paparazzi te pistent, certains qu'ils sont que tu n'as pas reçu ces photos par la poste, comme tu l'as prétendu hier à la télé. Ton truc d'un photographe amateur qui désire rester anonyme, ça tiendra pas la route longtemps, tout le monde professionnel commence à jaser. On te soupçonne d'être impliqué dans ces photos. Tu ne pourras pas faire

tenir longtemps ce type d'explications. Je te le dis, tu es suivi. Ils te surveillent. Tu sais qu'ils sont prêts à tuer père et mère pour un scoop. Alors, une poule aux œufs d'or comme ma copine, tu penses !

– Tu m'avais dit qu'il n'y avait aucun danger, lorsque tu voulais que je commence, et maintenant tu me prévois mille ennemis et dix mille morts ? Tu te contredis pour sauver ta part. Mais tiens, je te donne cinq briques, là, tout de suite, et tu me fous la paix avec tes conseils.

– Vingt. Vingt briques et je me casse. Je te laisse tout foutre en l'air à ta guise. »

Car Théo en avait marre, il cherchait une issue. Tous à présent étaient trempés jusqu'au cou dans l'imposture, et il avait suffisamment ridiculisé son monde, comme il l'avait espéré dès le début. Il était temps pour lui de tirer sa révérence. D'autant que l'imprudance d'Hector risquait fort de l'éclabousser. Il valait mieux qu'il se retire.

« Vingt briques ? T'es fou ?

– Tu les as, je le sais.

– Bien sûr que je les ai, mais c'était l'avance... Et il y a la part de la petite pouffiasse.

– Donne. Tu t'arrangeras avec elle. Les enchères vont monter. Tout cela m'écoeure.

– Tu nous laisses ?

– Baise-la, prends tes photos, fais monter le jackpot, fais exploser la banque.. Tout ce que tu veux. Tu veux que je te laisse avec elle ? Je ne vois pas pourquoi je m'en mêlerais, n'est-ce pas ?

– Écoute, Théo... C'est un si beau coup. Moi, je veux juste tirer ma crampe. Tu as raison, pour la sécurité, il faut pas que je la voie. Mais juste une fois. Juste une. Après, tout redeviendra comme avant.

– Non, mon vieux. Il n’y aura pas d’“après”. Tu choisis. Tu as choisi. Je suis fatigué, difforme. Ma vie n’a plus guère d’intérêt; je m’aperçois que mon idée de détruire le système par cette imposture ne marchera pas. Tout est trop bien en place. Toi-même es bien trop en place. Et elle, avec sa chatte émous-tillée et ses fantasmes d’historienne de l’Art... Ploum-ploum tralala, l’Anarchie ne vaincra pas. Tire ton coup, fais-toi un maximum de fric, deviens célèbre. Je renonce. »

Théo embobinait Hector du mieux qu’il pouvait. Il voulait qu’Hector le crût, pour toucher sa mise immédiatement et partir très loin avant le probable flop, le dégonflement de cette baudruche mal ficelée.

Hector était trop fou de désir, trop grisé des succès récents pour réfléchir. Il accepta de donner les vingt briques. Théo l’accompagna jusque chez lui après qu’ils furent passés à la banque. Il l’embrassa et, serrant le poing à la hauteur de l’épaule :

« Ploum-ploum tralala, l’Anarchie vaincra, hein, mon vieux salaud ? »

Puis il s’éloigna en claudiquant, son corps cassé, difforme, hideux comme la mort, enveloppé dans un vieil imperméable, malgré la chaleur de cette fin août, vers la même destination qu’avait prise le fils de bourge de 68 : l’équateur, là où des courants contraires chasseraient les radiations de la toute dernière bombe, l’inévitable, qui finirait bien par tomber, n’est-ce pas, puisque « c’est son lot et c’est notre sort ».

Hector le traita de fou et, sans plus de remords de voir partir son ami de si longue date, se précipita dans l’escalier qu’il monta quatre à quatre.

Épilogue

Il observe l'eau autour du voilier. Il a vendu tout ce qu'il avait et ce qu'il savait, il est au bord de l'équateur.

Autour de lui, les vagues, rien que les vagues. Autour de lui, des squales sans doute, il n'en sait rien.

Mais les vagues de la mer ne sont pas comparables à celles qu'il a créées, là-bas, très loin, en envoyant toutes les preuves au *Canard* d'abord, à un éditeur ensuite. Lequel lui a fait un pont d'or.

Hector est mort.

Il était monté comme une furie et elle avait été très contente de le voir, très excitée. Ils avaient fait des photos, des photos, encore et encore.

Et puis, il avait été de plus en plus près, à la toucher. Il l'avait touchée. Elle lui avait dit :

« Non, pas ça, je ne veux pas. »

Mais lui n'y tenait plus. Il avait mis les doigts sur la fille, sur sa motte ouverte.

Il avait voulu, elle n'avait pas voulu. Elle avait été prise de tremblements. Sa répulsion était extrême, partagée entre l'envie de vomir et celle de se détacher de ces doigts inquisiteurs, elle avait rué, avait sauté dans toutes les directions.

Théo avait tout vu par le vasistas. Il avait pris des photos.

Elle s'était débattue, échappée. Hector n'avait pas voulu comprendre. Elle avait donné des coups de griffes, puis des coups de couteau. Elle criait :

« Non, pas ça, pas ça. Je suis vierge. »

Théo a écrit un article : « *Le journaliste était de mèche avec la prétendue serial killer* ».

Théo a vendu l'article et les photos. Et il s'est caché, enfui. Jusqu'à l'équateur, jusqu'ici.

Il a vendu tout, et tout est apparu au grand jour.

L'Arnaque, dévoilée par *Le Canard* en pleine rentrée de septembre, a ridiculisé tout le monde. Il y a eu du mouvement dans les rédactions, de grands présentateurs ont dû prendre des congés sabbatiques. Rien ni personne n'a pu être épargné. Trois journaux sont en procès les uns contre les autres. Tout y passe : diffamation, association de malfaiteurs, injures publiques, injures à magistrats, faux et usage de faux, dénonciation calomnieuse, recel ; les avocats ne chôment pas.

Le bon peuple de France, floué dans ses amours animales et dans son sens des valeurs vraies, réclame une loi, n'importe laquelle, une loi qui empêcherait les journaux de dire n'importe quoi.

Le bon peuple de France sent bien qu'il est coupable de sa presse, mais il préfère s'en prendre aux députés.

Les journaux eux-mêmes s'en sortent mal, mis à part *Le Canard* ; l'hebdomadaire centriste a publié un

bel article puant et contrit, auto-flagellant mais flagellateur, selon lequel la presse à sensation avait contaminé la vraie presse... Désormais, la recherche des ventes à tout prix ne devrait plus pervertir l'éthique journalistique. Tout cela sous le beau titre : « *Tous des salauds ?* »

Le numéro se vendit mal.

Quant à la télé, elle fit valser des têtes et un reality show tenta de désamorcer la frigide passivité qui avait pris le public.

Le Front National – à la grande joie de Théo – fut le plus ridicule, lui qui, par la grosse voix d'un de ses ténors ainsi que par celle, hésitante et syncopée, de la vieillie idole des salles de cinéma qui lui servait de menon, avait tonitrué que les assassins de chats étaient le symbole de la déliquescence des mœurs, encouragée par des lois laxistes. Ils tentèrent bien, eux aussi, de se refaire une virginité en trouvant des prétextes et de nouvelles têtes de Turc mais rien n'y fit.

Le bon peuple connut une déprime telle que le mutisme seul sembla combler le vide de ses pulsions contradictoires éteintes.

Tout cela passerait très vite, songeait Théo, alors qu'il regardait vaguement les vagues.

Il regarde la mer. À quoi bon attendre la bombe, surtout ici, où elle n'aurait pas d'effet ? À quoi bon traîner son corps claudiquant sur ce pont minuscule ?

La vie, ce n'était pas cela, cette longue attente sur une mer qu'il n'avait jamais beaucoup fréquentée auparavant.

Son seul espoir, à présent que quelques autres truands de l'antenne avaient été éjectés, au moins

pour un temps, était de rencontrer – s’il vivait encore, s’il vivait ici – le fils de bourge qui avait pris la mer, à l’époque où l’on pensait « changer la vie, changer les gens », il y avait si longtemps.

En mai, exactement.

NB : Merci à Jacques Brel (“Ces gens-là”) et Jean-Roger Caussimon (“Nous deux”) pour les citations qui émaillent le texte.

Table

POUR L'AMOUR DOLLAR	7
De la confiture aux cochons	11
Accents de vérité	27
Poids plume	35
La préface ou la vérité sur l'affaire Orodezykié .	41
Et s'il n'en reste qu'un...	53
THÉO, TUEUR DE CHATS	59
Prologue	61
Théo descend les escaliers	63
Théo descend chez la voisine	75
Théo descend un litre de lait	81
Théo descend prudemment	87
Théo descend sur l'équateur	91
Épilogue	99

